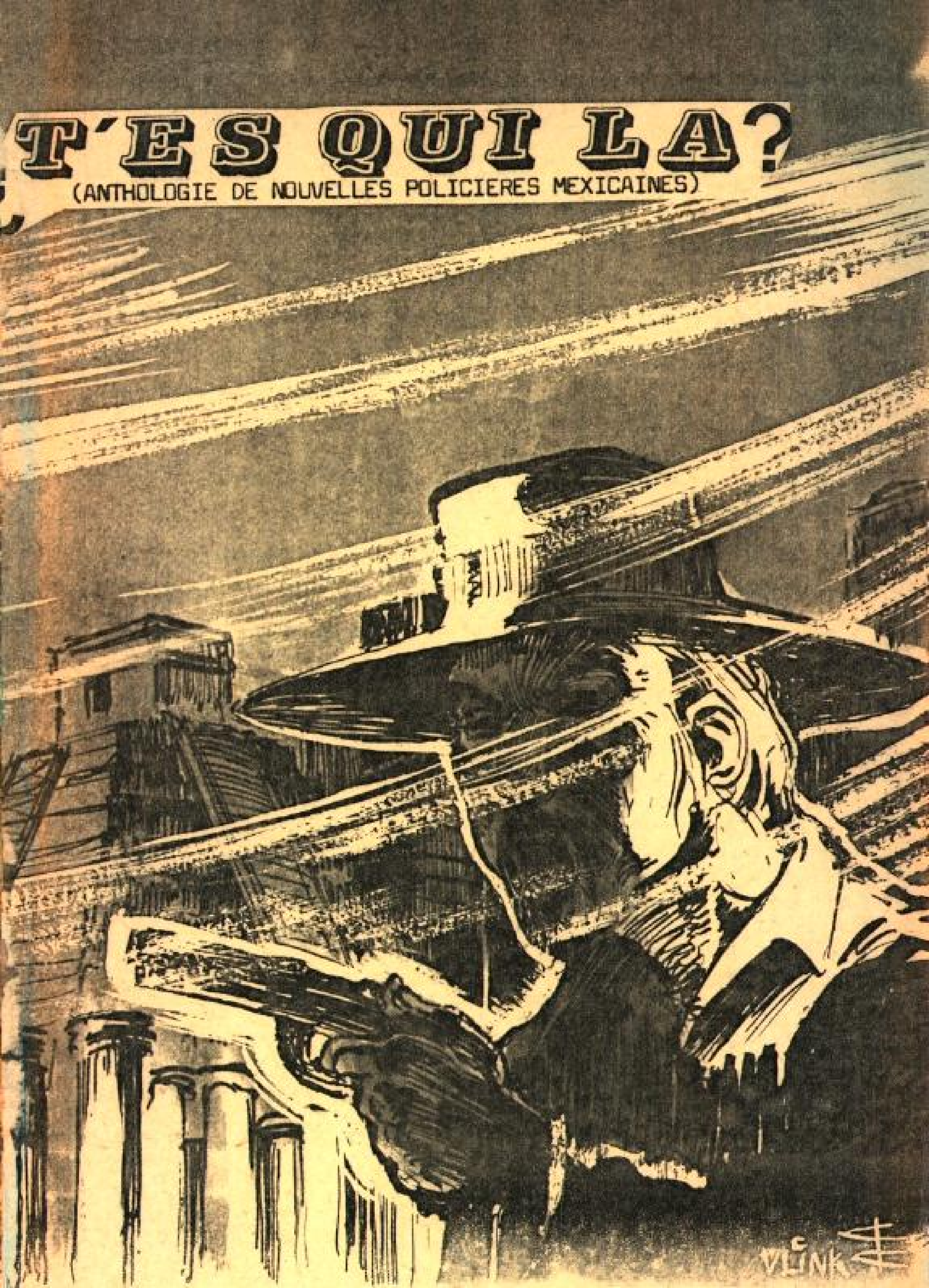

¿T'ES QUI LA?
(ANTHOLOGIE DE NOUVELLES POLICIERES MEXICAINES)

Nouvelles policières mexicaines
(rassemblées par María Elvira Bermúdez)

ISSN: 0772-3784

Couverture: Tiennick Kerevel

"IDES... ET AUTRES" N° 20 (février 1980)

Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE
Coordinateur: Bernard GOORDEN
BP 33 - Uccle 4
B-1180 Bruxelles

Editeur responsable: Editions "Recto-Verso", A. S. B. L.
18, rue des Eperonniers (1er étage)
B-1000. Bruxelles
Tél.: (02) 512.83.00 ("Malpertuis")

Titre original: "Los mejores cuentos policiacos mexicanos", © 1955, Ediciones Libro-Mex.

Traductions: Bernard Goorden

Couverture: Tiennick Kerevel

AVERTISSEMENT.

Je viens de faire quelque chose que je ne ferai probablement jamais plus: traduire intégralement une anthologie compilée par quelqu'un d'autre. C'est une tâche ingrate, car je n'ai pas eu autant l'impression de créer que lorsque j'en compile une moi-même. Et puis, il faut l'avouer: l'être humain éprouve toujours des difficultés à accepter l'oeuvre de "l'autre" telle qu'elle est; il aimerait bien y changer une petite chose; s'il avait été à sa place, il y aurait apporté tel ou tel changement. Enfin, l'important était de participer, et traduire est déjà une création en soi, puisque l'on permet au texte de franchir la barrière d'une langue, qu'on le réécrit.

Cette anthologie date de 1955, c'est-à-dire que ces nouvelles remontent à plus d'un quart de siècle. Cela se sent et elles sont presque toutes construites de façon classique.

Le prologue de Maria Elvira Bermúdez a le même âge, mais il m'a semblé intéressant de le reproduire tout aussi intégralement car c'est un document-témoin.

Je dois confesser que je n'ai tout de même pas pu m'empêcher de modifier l'ordre de passage des textes dans l'original: par modestie, Maria Elvira Bermúdez s'était placée en dernière position, tant pour son propre texte que dans la bibliographie. La logique alphabétique et la galanterie conjuguées font qu'elle se retrouve ici en première position, ce n'est que justice car son texte me paraît l'un des meilleurs et c'était

également le cas de son autre texte inclus dans notre anthologie "La nouvelle policière latino-américaine".

Je ne peux malheureusement pas en dire autant de la nouvelle d'Antonio Helú (1900) qui, bien qu'il soit renommé, ne fût-ce que pour avoir dirigé les "Selecciones policíacas y de misterio", ne m'a pas convaincu. J'aurais également écarté celle de Castro Leal (1896) qui, quoique pas mauvaise, ne relève pas strictement du genre policier mais plutôt du roman d'espionnage.

Le texte de Salazar Mallén (1905), le moins connu de tous peut-être, m'a personnellement tenu en haleine, alors que ceux de Rafael Bernal (1915) et de Pepe Martinez de la Vega (1907-1954) m'ont paru un peu tiré par les cheveux mais intéressants.

Si la moyenne ne convaincra pas certains critiques, il me semble que cet échantillonnage est tout de même édifiant d'un courant local qui, tout en subissant l'inévitable influence anglo-saxonne, s'est évertué à mettre en scène des personnages et/ou des atmosphères indigènes, en quoi il exerce un attrait ne fût-ce qu'exotique et apporte au moins un dépaysement au lecteur. Bons ou moins bons, ces textes ont indubitablement atteint le but que vise toute littérature de fiction: distraire et détendre. Et ces textes rassemblés par Maria Elvira Bermúdez y réussissent, même après un quart de siècle!

Bernard Goorden (1980).

PROLOGUE.

A de rares exceptions près, les lettrés et critiques, qui occupent des postes en vue au sein de notre littérature, sourient dédaigneusement ou de façon sarcastique lorsque l'on évoque le genre policier. Ils le considèrent comme un genre mineur, banal et, dans tous les cas, pas digne d'être pris en considération par des plumes stylées. Il faut par ailleurs reconnaître que peu d'auteurs mexicains s'y adonnent ou s'y sont adonnés. On doit rechercher les causes du mépris dans lequel le Mexique tient la littérature policière tant dans ses caractéristiques propres que dans la psychologie de notre peuple et dans les tendances inhérentes à nos écrivains.

On s'accorde actuellement à dire qu'une littérature dépourvue d'une intention qui transcende sa pure valeur formelle a non seulement échoué dans ses desseins mais qu'elle est également nuisible. Une telle intention finit par constituer une subtile indication des valeurs qu'il faut soustraire au naufrage social. Pour l'exprimer en d'autres mots, la littérature valable décrit un état social où prédomine la méconnaissance des plus hautes valeurs de l'esprit et elle indique -ne fût-ce qu'au moyen du contraste, de l'imagination ou du symbole- simultanément, la voie idéale par laquelle les relations humaines doivent passer. Elle part donc d'une réalité déplorable pour construire une situation contraire à celle qu'elle décrit.

Etant également constructif, le contenu de la littérature policière recèle un mécanisme intentionnel inverse: il tire son origine d'un principe abstrait (la justice) et s'efforce de le concrétiser dans la réalité. Il ne porte pas en lui le germe d'une situation erronée; bien au contraire, il redresse cette situation en lui inoculant un remède donné, axiomatique et infaillible. Dès lors, cela signifie que la littérature policière doit toujours recourir au même principe axiologique lors d'événements qui revêtent un identique aspect anti-social -bien qu'ils varient dans leurs détails-, alors que la littérature générale peut trouver de multiples

solutions et se référer à des valeurs différentes.

Emprisonnée dans ce carcan rigide, la littérature policière est inévitablement sujette à de très dures limitations. Elle doit nécessairement s'occuper à la fois de la perpétration du délit et du dénouement de l'affaire, en l'occurrence la condamnation du délinquant. Par conséquent, ses protagonistes ne jouissent pas de cette liberté fort incongrue et contradictoire qui définit les êtres humains: ils sont contraints de l'extérieur par une force supérieure. Ils sont de simples agents d'une puissance vénérable (Themis) et tous leurs actes -ainsi que leurs plus lointaines conséquences- sont calculés d'avance parce qu'ils constituent des étapes dans la démonstration d'un théorème de justice. A plus forte raison, une telle démonstration doit être faite à l'aide de moyens objectifs et patents, qui finissent par constituer une entrave de plus à la liberté de l'écrivain. Aux débuts de la littérature policière, les indices matériels furent les seuls à être considérés comme précieux. Sherlock Holmes a créé une école où l'objet, l'empreinte et le trait, étaient l'axe de l'argumentation. Actuellement, les complexes systèmes policiers et légaux n'ont pas déserré l'étau; au contraire, ils l'ont serré davantage en transposant la littérature du plan de l'enquête à celui de la preuve. La liberté de mouvement de la littérature policière est à tel point restreinte que même le hasard -cet élément qui semble promettre des surprises au lecteur et ménager à l'imagination de l'écrivain une issue sûre- intervient là tout bonnement comme un catalyseur: il combine le principe axiologique avec un événement anomal pour obtenir une réalité de justice.

Ces caractéristiques propres à la littérature policière traditionnelle ont des conséquences formelles que nombre de critiques ont qualifiées de très graves défauts: les protagonistes -disent-ils- ressemblent davantage à des pions -que l'auteur fait bouger à sa guise- qu'à des individus autonomes; ils confient au hasard un rôle éminent et trop fréquent; les descriptions apparaissent détaillées exagérément;

on accorde une importance excessive à des détails secondaires ou puérils en apparence et la trame est toujours la même d'une oeuvre à l'autre. Tout cela est vrai; seulement, à mon avis, de tels critiques oublient qu'il n'est pas possible de juger la littéture policière uniquement et exclusivement en accord avec les règles de la littérature générale, puisque cette dernière est régentée par des principes inhérents à sa nature qui, loin de diminuer son mérite, lui octroient une qualité différente. Dans le chapitre intitulé "Sobre la novela policial - au sujet du roman policier" -qui fait partie de son livre "Los trabajos y los dias - les travaux et les jours"-, Alfonso Reyes déclare: "Ce type de romans reste de nos jours l'enfant pauvre du Roman. On le considère comme une sous-littérature pour deux raisons: 1°) les auteurs qui s'y consacrent sont trop prolifiques; 2°) on écrit du roman policier en s'en tenant visiblement à une certaine formule ou à un canon. La première raison est la conséquence de la demande excessive et elle favorise indubitablement la production industrielle d'oeuvres médiocres; on peut toutefois engendrer une oeuvre abondante sans pour autant être un mauvais écrivain... Songez à l'oeuvre, aussi riche qu'excellente, de Balzac, Dickens, Anthony Trollope, Galdós. La seconde objection manque de sens critique. Les oeuvres ne sont pas bonnes ou mauvaises parce qu'elles suivent ou cessent de suivre une formule. La tragédie grecque s'est toujours conformée à des préceptes de fer et on ne la mésestime pas pour autant... Après tout, une "formule" c'est une "forme", et un peu de forme ne fera pas de tort au roman, si enclin par nature aux débordements, surtout dans les derniers temps." A son tour, Xavier Villaurrutia affirme, dans le prologue à "La obligación de asesinar - l'obligation d'assassiner" de Antonio Heló: "Cet exemple manifeste (celui de Chesterton) fait songer à l'injustice et à la sottise de ceux qui ont encore l'audace de regarder le genre du roman d'aventures -et, en particulier, le genre policier- par-dessus l'épaule. Une fois dominés les moyens

d'expression, une nouvelle policière peut être -comme dans le cas de Chesterton- une exposition théologique ou -comme dans le cas de Jorge Luis Borges- un poème ou un problème métaphysique."

L'élaboration de la littérature policière est en fait beaucoup plus ardue et beaucoup plus rigoureuse que celle d'autres genres, parce que c'est à un plus haut degré qu'elle doit répondre à l'une des fonctions intrinsèques et primaires de toute littérature: distraire. Les bonnes nouvelles et les bons romans policiers captivent l'attention du lecteur et la confinent des heures durant dans leur monde idéal avec un succès qu'aucun autre type de nouvelles ou de romans ne peut atteindre. D'une manière générale, les oeuvres dites "à contenu social" se proposent de raviver la conscience; les oeuvres poétiques ou psychologiques font appel au sentiment; les oeuvres philosophiques s'adressent à l'intelligence et les oeuvres fantastiques essaient de peupler l'imagination. Les oeuvres policières, elles, excitent avant tout la curiosité. Or la conscience d'un lecteur peut être endormie, ses sentiments peuvent être différents ou opposés à ceux de l'écrivain, son intelligence peut être rare et son imagination pauvre; mais si le lecteur est vraiment un lecteur, il sera curieux. C'est pour cette raison que la littérature policière est capable de divertir un large éventail de lecteurs, quel que soit leur niveau intellectuel.

Cependant, sa formule n'est pas aussi simple qu'il apparaît à première vue. D'une part, la curiosité que la littérature policière excite ne vise pas simplement à prendre connaissance d'un événement ou à découvrir une identité, mais il s'agit parfois d'un désir ardent de savoir, avec toutes les complexités que cette connaissance implique. Cela présuppose chez le bon écrivain policier un amas de connaissances spécialisées, si pas extrêmement étendues, du moins suffisantes pour surmonter les conséquences du cas qu'il soumet. Des notions législatives et de procédure pénale, de médecine légale, de toxicologie et de balistique, lui sont indispensables. D'autre part -bien que cela soit en théorie évident, c'est difficile dans la pratique-, il

ne s'agit pas uniquement d'éveiller la curiosité du lecteur, mais bien de la maintenir alerte tout au long de l'oeuvre et de la satisfaire pleinement lors du dénouement. Pour ce faire, il est nécessaire de conjuguer deux éléments précis: la surprise et la logique. Minotaure de son labyrinthe, l'auteur policier est obligé de confondre et simultanément de convaincre ses lecteurs, sans transgresser le moins du monde les règles de la logique. Le principe du "fair play" préside en permanence, du haut de son siège inamovible, au déroulement d'une bonne trame policière. L'auteur policier est en outre tenu à fournir une preuve légale de l'hypothèse du détective puisque, sans elle, le principe axiologique ne pourrait pas être appliqué.

En synthèse, le problème que la littérature policière pose et résoud se résume à une recherche. Elle est "consciente" que dans tout cas anomal, il faut appliquer la même thérapeutique, et une fois découvert l'instigateur du désordre, elle l'expulse du groupe sans autre forme de procès, afin que l'ordre, temporairement perturbé, y soit rétabli. Dans l'épopée moderne -c'est ainsi que Roger Caillois qualifie la littérature policière-, le "deus ex machina" qui élucide toutes les énigmes et qui engendre la plus pure harmonie entre les faits, les choses et les êtres, est incarné par le détective, que j'ai un jour considéré également comme un moderne redresseur de torts qui revêt son armure pour entreprendre sa croisade contre le crime: il a troqué la lance contre la loupe et le bouclier contre le revolver, mais il continue à être un chevalier.

Jusqu'à présent, je me suis référé à la littérature policière traditionnelle, à celle engendrée par l'esprit logique de Edgar Allan Poe et par l'esprit observateur d'Arthur Conan Doyle. Il faut à présent prendre en considération un autre aspect de la littérature policière: celui qui a été produit par l'imagination prodigue et ingénieuse de Maurice Leblanc. Dans les oeuvres du Français, le héros (Arsène Lupin) n'est certainement pas un chevalier sans reproche, mais plutôt l'aventurier audacieux et

sans scrupule, qui agit fondamentalement à son propre profit mais qui, à l'occasion, aide et défend des êtres faibles ou misérables. Dans les oeuvres de Maurice Leblanc, on engage un double jeu avec la justice: d'une part, on se moque et on esquive le principe abstrait qui trouve son expression exacte dans la loi, et de l'autre, on réalise l'équité qui naît du sentiment, du désir spontané d'aider un semblable opprimé ou de prendre sa revanche sur l'oppresseur. Mais en réalité, les oeuvres qui s'inscrivent dans la lignée de Maurice Leblanc uniquement, ne sont pas des oeuvres policières mais bien d'aventures. Dans le roman policier, le héros -bien qu'il soit presque toujours le rival heureux de la police et non son docile collaborateur- doit tôt ou tard avoir recours à l'organisme chargé de faire régner la justice, s'il veut accomplir sa mission littéraire et sociale.

Dans les pays où elle est née comme genre décentralisé, la littérature policière continue à faire l'objet d'un culte amoureux. D'autres facteurs contribuent à sa floraison patente: l'existence de grandes villes (Londres, New-York, San Francisco), où se localise le mythe moderne tel que le conçoit Roger Caillois, matériel compliqué et équipements d'investigation policière efficaces. La production de littérature policière est fort maigre en Espagne et dans les pays hispano-américains précisément en raison de l'absence de ces circonstances. Mais, à mon avis, le fait que l'écrivain latin -et l'écrivain mexicain particulièrement- sousestime le thème policier est dû à des causes beaucoup plus profondes: l'écrivain anglais et nord-américain témoignent à la loi un respect et une confiance qui marquent -qu'ils soient ou non spontanés et sincères- leur physionomie collective, toujours. Lorsqu'ils sont victimes d'un abus, ils font appel à l'autorité et lui laissent le soin de réparer le dommage et de châtier le délinquant. Même les vengeances populaires sont sujettes à une règlementation (loi de Lynch) et c'est la police -jamais la victime!- qui met en pratique l'adage connu selon lequel "qui casse paie". Parallèlement à cette déférence à l'égard de la loi, il palpite en eux la crainte de tomber un jour dans ses

griffes. Cette crainte -lorsque de sujets ils deviennent agents du délit- leur inspire divers stratagèmes (alibis) pour échapper à la sanction. L'auteur latin, hispano-américain et, surtout, le Mexicain, se distinguent en revanche par un scepticisme sans réserve à l'égard du pouvoir de la justice abstraite et par un dédain amer envers les agissements des dépositaires de la justice concrète. Pour le Mexicain, revanche est synonyme de justice; et la revanche ne peut émaner que de soi-même et se muer en acte. Pour cette raison, c'est personnellement qu'il venge les offenses qui lui ont été faites; et c'est également pourquoi les poursuites judiciaires lui importent peu. S'il est pauvre, il la fuit mais il ne prend pas la peine de se forger des alibis et il ne se soucie pas d'effacer ses empreintes; s'il est riche, il essaie de l'acheter; dans tous les cas, il pèse les conséquences de ses actes, singeant le fatalisme stoïque de ses prédécesseurs. Paul Westheim observe dans son livre "La tête de mort": "Le Mexique ancien ne tremblait pas devant Mictlantecuhtli, le dieu de la mort; il tremblait devant cette incertitude que constitue la vie de l'homme. On l'appelait Tezcatlipoca... Et le mythe confie à ce Tezcatlipoca -lui-même incarnation de la perfidie et de la trahison- la fonction de juge -étrange logique de la pensée magique!-; il lui incombe de condamner et de châtier les pécheurs". Notre dieu indigène ressemble en fait davantage à la déesse Némésis, capricieuse dispensatrice de calamités et de faveurs, qu'à l'incorruptible et sévère Thémis.

Sans tenir compte des éléments de fond (application d'un principe de justice) et de forme (alibi) qui la composent, il est impossible de faire de la littérature policière. Il est dès lors naturel que si ces éléments sont exotiques et sporadiques dans notre milieu, les écrivains mexicains ne se sentent pas attirés par le thème policier.

L'intensité et la fréquence d'une forme littéraire constituent généralement la meilleur expression d'un peuple. C'est le vécu collectif qui donne une

configuration aux genres littéraires et pas le contraire. C'est pourquoi le ton subjectif et sombre, reflet exact du sentimentalisme triste qui semble nous caractériser, prédomine dans notre littérature. Par ailleurs, il est difficile qu'un genre littéraire marqué par des signes objectifs, raisonneurs et froids, s'étende parmi des lettrés qui ont l'habitude de transposer dans leur oeuvre leurs expériences propres et particulières.

Cependant, et puisqu'il arrive fréquemment que l'écrivain est à la fois un lecteur assidu, il faut prendre en considération l'influence de la lecture sur celui qui écrit. Les productions policières mexicaines ont indubitablement subi ce genre d'influence. Dans un autre essai, je me suis déjà arrêtée sur la décision presque héroïque qui amène un lecteur vicieux (comme l'appellerait Valéry Larbaud) à se convertir en écrivain. Lorsque cela arrive, cela constitue en quelque sorte un label de qualité pour les nouvelles oeuvres parce que ce sont des éléments d'oeuvres déjà consacrées par la critique qui ont contribué à leur gestation. Je me dois de préciser que je ne me réfère pas à une imitation servile et stérile mais bien à un apprentissage conscient des principes élémentaires de la construction littéraire, apprentissage qui ne restreint en aucune manière l'initiative de l'écrivain, visant à imprimer à ses créations des traits propres au milieu où il vit et au peuple dont il fait partie. Pour le reste, l'écrivain répond de préférence, d'une façon naturelle et simple, à ces stimulations étrangères, qui coïncident avec sa caractériologie particulière. Il y en a des preuves au sein de la littérature policière mexicaine: Máximo Roldán, le protagoniste des romans et nouvelles de Antonio Helú, est un digne successeur d'Arsène Lupin; tant le personnage mexicain que le français possèdent de fermes traits d'audace et d'astuce, qui les mettent infailliblement à l'abri de toute sanction, et chez tous deux se concrétise la tendance, tellement latine, qui consiste à mépriser les principes et les procédures pénales. Don Teódulo Batanes, le protagoniste de

l'oeuvre policière de Rafael Bernal, est, comme le Père Brown de Chesterton, l'infaillible instrument de la divine providence pour châtier les délinquants. Comme tout bon Mexicain ayant adhéré au catholicisme, du moins en théorie, don Teódulo préfère au concept d'une justice abstraite les inspirations vengeresses de la divinité. Peter Pérez, le "génial détective de Peralvillo", personnage créé par Pepe Martinez de la Vega, est sagace et généreux, il découvre toujours les criminels, mais sa manière d'agir est avant tout une nette caricature des techniques policières traditionnelles sur le plan littéraire. A travers l'humour populacier de Peter Pérez, transparaît ce dédain tellement mexicain à l'égard de tout ce qui symbolise la précision, l'excès, la routine. Outre de tels facteurs de psychologie collective, il existe dans les oeuvres des auteurs mentionnés (ainsi que dans la majeure partie des autres créations policières mexicaines) des caractères, une atmosphère et des dialogues intelligemment empruntés à notre réalité. Cependant, dans presque toutes ces oeuvres, la trame s'ajuste aux canons traditionnels que les auteurs anglo-saxons ont décrétés pour le genre: un innocent accablé sous des preuves évidentes de culpabilité que le véritable criminel ou des circonstances fatales ont tissées à son intention; un détective à qui une telle évidence répugne; l'enquête émaillée de vicissitudes et une manoeuvre ou explication finale qui prouve l'hypothèse du détective.

Comme c'est le cas pour toute création humaine, de nombreuses tendances et variations sont apparues au sein du genre policier. Il s'est révélé difficile pour ceux qui le cultivent et monotone pour ceux qui le lisent, de le confiner au cercle inflexible de la recherche du délinquant. Bien que, dans la majorité des oeuvres contemporaines, l'accent soit mis sur les conséquences de l'enquête que le délit déclenche, dans d'autres ce sont les antécédents et l'accomplissement du forfait, ou le démantèlement d'un alibi, qui constituent la trame. Afin que de tels nouvelles ou romans puissent être assimilés à des oeuvres policières, il est nécessaire que leur contenu reste in-

demne; cela revient à dire que la justice triomphera de manière expresse ou tacite, ou que l'on opèrera une conversion de valeurs au terme de laquelle la solidarité humaine se juxtaposera aux préceptes inflexibles du Droit écrit.

Les écrivains policiers mexicains ont abordé (nous avons abordé, pourquoi ne pas le dire?) toutes les techniques, traditionnelles et modernes, du genre. Voici quelques exemples. La pièce condamnée dans "Adiós, vida mía - adieu, ma vie" de Raymundo Quiroz Mendoza et dans "Ella fue testigo - elle fut témoin" de Armando H. Zozaya; la victime confondue dans "La muerte poética - la mort poétique" de Rafael Bernal; le suicide apparent dans "Mensaje inmotivado - message gratuit", une autre aventure de Zozaya; le suicide feint dans "Una incógnita - une inconnue" de Ladislao López Negrete; la double personnalité dans "En un automóvil - dans une automobile" de Roberto Cruzpiñón; les clés dans "Sin ortografía - sans orthographe" de Eduardo Peón A.; le truc mécanique dans "Muerte a la zaga - mort à la queue", encore une aventure de Zozaya; l'alibi démantelé dans "Apuesta al crimen - pari sur le crime" de Juan Bustillo Oro; et la disparition mystérieuse dans "Voto a brios - vote en force" de Raymundo Quiroz Mendoza.

Bien qu'elle ne soit pas fort abondante, la production policière mexicaine ne vient pas à la queue des autres de langue espagnole, l'argentine et l'espagnole y compris. C'est pourquoi il a été possible de compiler cette anthologie, où j'ai estimé devoir faire avant tout figurer les auteurs qui ont cultivé ce genre avec assiduité: Antonio Helú, le pionnier de la littérature au Mexique, éditeur de la seule revue sérieuse spécialisée en la matière et qui constitue d'ailleurs une autorité indiscutable; Rafael Bernal, écrivain à l'écriture raffinée, qui s'est également distingué dans d'autres genres littéraires, comme le théâtre et le roman fantastique; Pepe Martinez de la Vega, humoriste populaire et fécond, auteur d'une longue série de programmes radiophoniques. J'ai en outre sélectionné les deux nouvelles de Rubén Salazar Mallén et d'Antonio Castro Leal parce que, outre la garantie

qu'offre en soi leur signature, ils témoignent un attachement bienséant aux règles du genre. Je me suis permise d'inclure ici une nouvelle de mon cru, non parce que j'estimais que c'était la meilleure que j'eus écrite -car cela impliquait que j'estimais que les autres étaient bonnes- mais bien parce que les éditeurs de la "Biblioteca Mínima Mexicana" me l'ont suggéré. C'est délibérément que j'ai omis des commentaires au sujet des textes de cette anthologie afin de ne pas nuire à l'effet recherché par leurs auteurs.

En reconnaissant par avance que je peux me rendre coupable d'omission ou d'erreur, je fournis une liste de nouvelles et de romans policiers écrits exclusivement par des auteurs mexicains. Cette bibliographie démontrera aux sceptiques que, malgré des difficultés techniques et certaines caractéristiques étrangères à notre idiosyncrasie, au Mexique, comme dans d'autres pays latins, on a cultivé avec succès le genre littéraire classique de notre temps.

María Elvira Bermúdez (1955)

Un coupé décapotable rouge, pas des plus neufs, se déplaçait à grande vitesse sur la route de Laredo. Son occupant était en train de songer combien il est délicieux de sillonner les routes par plaisir, sans aucun souci, sans affaires urgentes, sans énigmes à résoudre: "Je peux, si cela me chante, me promener toute la nuit; mais je préfère passer la nuit dans le premier village que je rencontre, manger n'importe quoi, et me plonger dans la lecture... Je commencerai par ces contes de Somerset Maugham."

Il faisait déjà nuit noire lorsque le coupé rouge dévia de sa route et s'enfonça dans les rues sombres et pavées d'Ixmiquilpan. Le voyageur arrêta la voiture devant le meilleur hôtel du village, et au bout de quelques instants il était installé dans une chambre délabrée, mais propre. Il avait été enregistré sous le nom d'Armando H. Zozaya, journaliste, de Mexico, D. F. Il se lava les mains et pénétra dans la salle à manger, une vaste pièce située dans le couloir du fond du bâtiment. C'était une grande maison de village, typique, aux larges corridors coloniaux, avec un patio, des arbres et une fontaine centrale. Ce soir-là, Armando était le seul hôte, et don Fermin, le propriétaire de l'établissement, un Espagnol gras et rubicond, s'empressa de saluer le journaliste et de lui tenir compagnie pendant qu'il dînait.

-Resterez-vous plusieurs jours dans notre village, ou êtes-vous de passage?

-Je me dirige vers Tampico; mais je n'ai pas voulu conduire de nuit. Je reprendrai mon voyage demain ... -il ajouta avec un sourire-. Pas trop tôt, étant donné que je suis en vacances, vous comprenez?

-Vous travaillez à Mexico, dans un journal?

-Oui.

-Je vois que vous aimez la lecture... De quel livre s'agit-il?

Avec un soupir de résignation, Armando lui montra celui dont il avait -dans son optimisme- supposé qu'il serait son unique commensal.

-Oh! -s'exclama l'Espagnol avec un geste de mépris-. C'est d'un gringo.

-L'auteur n'est pas américain -répondit patiemment Zozaya-. Il est anglais. Il a écrit "L'envoûté", qui a été adapté au cinéma.

-Bah!... Que l'on me présente du Cervantes, du Quevedo, du Lope... mais non ces écrivailleurs modernes qui ne valent rien.

-Bon, il est vrai que Cervantes, Quevedo et Lope de Vega sont des valeurs sûres... mais il n'y a pas que le classique qui ait du mérite. Vous comptez, par exemple, parmi les paysans de votre pays, Unamuno, Machado, ...

La conversation évolua autour du thème littéraire pendant un bon moment et, peu à peu, Armando prit intérêt à celle, amène et érudite, de l'Espagnol. A la fin du repas, il jugea opportun de se retirer mais don Fermin l'invita, avec insistance, à prendre quelques petites bières sur le compte de la maison. Ils vidaient le troisième lorsqu'apparut dans la salle à manger une personne ressemblant fort au maître de maison, quoique beaucoup plus jeune. Il salua d'une légère inclination de tête et prit place à une table éloignée afin de lire un journal, avec une apparente tranquillité.

-C'est votre frère? -demanda Zozaya à son interlocuteur.

-Oui -répondit l'hôtelier-. C'est Miguel, le benjamin de la famille. Il est arrivé d'Espagne voilà six ans.

-Réfugié?

-Oui. Il est une mauvaise tête. Il s'est mis à défendre la République, entraînant mes autres frères. Ils y ont perdu le peu qu'ils possédaient et tous, Miguel excepté, ont trouvé la mort dans cette aventure. Lui, voyant qu'il était vaincu, trouva fort commode de venir en Amérique pour vivre aux crochets de son frère aîné...

-Apparemment, vous n'avez pas approuvé le fait que vos frères aient pris les armes contre Franco, pas vrai?

-Bien sûr que non. C'était une folie. On a bien vu

combien l'Espagne s'en porte à merveille actuellement.

Le journaliste estima qu'il n'était pas prudent d'exposer son propre point de vue sur la question espagnole, puisqu'il serait indubitablement antagonique à celui du frère de Miguel; par ailleurs, la perspective d'une polémique acharnée ne l'enchantait guère. Par bonheur, la présence de l'infirme brun, pauvrement vêtu, qui l'avait servi, et qui s'approcha de la table en présentant des signes notoires de trouble, le dispensa de faire le moindre commentaire.

-Salut, Tiburcio! -s'exclama don Fermin-. Qu'est-ce qui t'amène?... Ne te gêne pas, mon vieux!

-C'est que... il y a de nouveau là-bas... à la porte... monsieur Cabrales...

-Mets-le dehors...!

-Mais... c'est qu'il est accompagné de deux autres types...

Don Fermin se leva, donna une forte bourrade au pauvre garçon, et dit à Zozaya:

-Excusez-moi un moment.

Armando resta dans la salle à manger, intrigué. Et, après un court instant, il entendit des éclats de voix qui provenaient de l'entrée, parmi lesquels se détachaient certaines interjections d'une saveur espagnole marquée. Miguel n'aurait quitté son siège pour rien au monde. Don Fermin revint et, fier et content de lui, il expliqua à son nouvel ami:

-Ce n'est rien, rien. Ce Cabrales est un individu qui s'est mis dans la tête que je l'ai escroqué lors d'une vente de bétail, et il veut m'effrayer; mais les bêtes, même Dieu le Père ne me les prendra pas. (Il fit un clin d'oeil malicieux.) J'ai des relations: le Juge et le Président de la Municipalité...

Armando garda ses pensées pour lui. L'Espagnol se montrait affable et lui dire ses quatre vérités aurait dénoté une mauvaise éducation.

Il arrive parfois que, tout en ne détachant pas notre attention de la réalité de façon absolue, nous nous sentions déconnectés par rapport à elle au point de la sentir irréelle, périssable, illusoire. Imaginons que

le lieu et l'heure, dont se composent un moment déterminé, sont uniquement une fiction des sens et que le réel, le vrai, se trouve au-delà, dissimulé et narquois, à nous épier avec ironie.

Ce soir-là, dans la tranquille et vétuste salle à manger d'un hôtel de village, Armando H. Zozaya ressentit cette étrange et fugace impression. Il entendait, sans y prêter oreille, les curieuses paroles de l'hôtelier; il voyait, sans les regarder, Miguel, le garçon, don Fermin, et il pressentait que cette routine bonasse dissimulait des contrariétés et des insatisfactions. Pendant de brèves secondes, ses yeux clairs rencontraient ceux -bleuâtres et torves- du frère de l'hôtelier, pour se poser ensuite sur la main gauche de Tiburcio. Dans le regard complexe du premier et dans le geste las du garçon qui rassemblait quelques verres sales, il remarqua le contraste entre deux natures, entre deux destins. L'Espagnol était fort et audacieux, capable de lutter pour ses désirs; le métis, taciturne et soumis, attaché à un joug séculaire... Mais la destinée de chacun d'eux pouvait emprunter des voies impénétrables: défaite pour Miguel, bonheur simple pour Tiburcio. La voix sonore de don Fermin tira le journaliste de son abstraction. L'hôtelier était, lui, d'un type défini: il était un de ces hommes-loups qui atteignent, en empruntant des voies faciles, quoique tortueuses, le but qu'ils poursuivent.

-Venez -disait-il-, venez dans mon bureau.

Armando était disposé à le suivre et, en prenant son livre, il se fit la réflexion: "Ce n'est apparemment pas ce soir que je pourrai lire."

En passant à hauteur de Miguel, le journaliste lâcha un cordial "bonsoir". L'interpellé répondit aimablement et, se levant, il tendit la main droite à Zozaya. Don Fermin, olympien, ne daigna même pas regarder son frère ni lui présenter le nouvel hôte; et Miguel le regarda avec une expression qui, à Armando, sembla méprisante et impatiente à la fois; peut-être ne se sentait-il pas tout à fait à l'aise sous la généreuse et altière protection de don Fermin.

Le bureau était une grande pièce, dont une porte

donnait sur le vestibule et une grande fenêtre sur la rue. Un portrait en pied du Généralissime était accroché sur le mur qui faisait face à l'entrée; et dans un coin, près de la fenêtre, il y avait un buste en plâtre de Miguel de Cervantes. Le secrétaire se trouvait dans le recoin opposé; les murs disparaissaient presque totalement derrière des étagères débordant de livres, revues et journaux; il y avait, au milieu de la pièce, du mobilier de salle de séjour et une petite table.

Armando fut agréablement surpris de trouver une si bonne compagnie réunie en cet endroit; mais en y regardant de plus près, il constata que, à l'exception des classiques espagnols, il ne ferait pas bon ménage avec la majorité des livres et imprimés collectionnés par don Fermin.

Il feuilletait une oeuvre intitulée "Bandits célèbres d'Espagne", lorsque l'hôtelier s'approcha de lui:

-Oh, ce livre -s'exclama don Fermin-. Il n'est pas très classique, c'est le moins qu'on puisse dire, mais... eh bien... il se fait que j'aime lire de temps en temps des choses relatives aux crimes...

-Des romans policiers? -interrogea Zozaya.

-Eh bien, oui; j'ai un faible, je l'avoue.

-Un faible que nous avons en commun, don Fermin. Certains ne sont pas aussi courants qu'on le suppose; par ailleurs, la lutte contre le crime est toujours passionnante...

-Diable... -le vieux éclata de rire-. D'après ce que vous dites, vous avez raté votre vocation... Vous auriez dû être policier...

-Eh bien, à l'occasion j'ai joué au détective. J'ai réussi à élucider deux homicides... L'un d'eux...

-Que me racontez-vous là! C'est très intéressant. Allez, asseyez-vous et racontez-moi vos prouesses.

Armando se sentit soudain gêné. Il n'aimait pas parler de ses marottes, ni de ses petits succès, et il se repentit de s'être laissé emporter par son enthousiasme.

-C'est une longue histoire... Il est déjà fort tard... Demain, peut-être...

-Comme vous voudrez. Mais demain, vous n'y couperez

pas, d'accord? Et si le cas venait à se présenter, je ferais appel à vous -il rit joyeusement-. Je tiendrai compte du fait que vous savez démêler des crimes mystérieux. Un détail doit vous suffire pour attraper un assassin, non?

Zozaya crut déceler une pointe d'ironie dans la voix de l'Espagnol et, pour changer de sujet de conversation, il demanda, tout en désignant le portrait d'une jolie femme qui se trouvait sur le secrétaire:

-C'est votre fille, don Fermin?

-Dites donc! -s'exclama l'hôtelier, un peu vexé-. Vous croyez que je suis si vieux? -Et il ajouta vaniteusement-: C'est ma dernière conquête... Mais il est temps de lui trouver une remplaçante. Le mari, un ingénieur, un certain Galindo, est arrivé hier dans le village... Ce n'est pas que j'aie peur de lui, vous savez...

-Bien sûr que non -s'empressa de répondre Armando.

-Mais je ne supporte pas les pleurnichements et les reproches de femmes. Et quand les choses se compliquent...

-Et, d'autant plus -ajouta Zozaya avec une compréhension moqueuse- quand elles commencent à devenir ennuyeuses...

-C'est ça... Oui, c'est plutôt cela. En fait, j'étais déjà las d'elle; aux archives...

Et, tout en disant cela, il ôta le portrait de son cadre et l'enterra fièrement dans un coffret de bois travaillé, style colonial.

-Ce sont vos archives... sentimentales?

-Oui. Demain, je vous les montrerai. Vous me raconterez vos aventures, et moi les miennes.

Armando réussit finalement à se débarrasser de son hôtelier et il s'empressa de s'enfermer dans sa chambre. Il en avait choisi une relativement éloignée de la rue et avec vue sur un jardin potager intérieur.

Les nuits, dans les villages, sont plus longues, plus denses, plus ténébreuses que dans les villes. Zozaya ne parvenait pas à se concentrer sur ce qu'il lisait. La nuit le cernait, l'opprimait, l'intriguait. Il abandonna le livre et alluma une Belmont. Combien d'êtres humains pouvaient, comme lui, être éveillés,

au cours de cette nuit sans fin et rude? Cette femme, celle du portrait, se débattait peut-être entre l'angoisse et le remords... Cabrales se laissait peut-être dominer par des idées de vengeance... Miguel songeait probablement à prendre son indépendance vis-à-vis de son frère... Seul, don Fermin devait ronfler en toute quiétude, satisfait de vivre comme il avait vécu... Mais non; peut-être ne dormait-il pas. Armando crut entendre des voix dans le bureau... les échos d'une dispute... Quelqu'un criait-il? Il resta aux aguêts: non, c'était seulement son imagination. La nuit silencieuse et impénétrable l'enveloppait complètement.

La matinée était avancée lorsque Armando sortit de sa chambre. Dans le corridor, il se heurta à Miguel qui, le visage défait, se dirigeait hâtivement vers la cour intérieure de l'hôtel. Le journaliste fut surpris de l'aspect troublé de l'Espagnol et il fut intrigué du fait qu'il ne s'arrêtait pas pour le saluer. Il en arriva à soupçonner que quelque chose d'inusité et de grave se passait, et cette supposition fut renforcée quand il trouva trois ou quatre individus inconnus devant la porte du bureau de don Fermin. Il s'apprêtait à les interroger, lorsqu'un homme, qui arrivait à l'hôtel sur ces entrefaites, l'interpella.

-Hé, Zozaya! Je songeais justement à faire appel à toi.

Celui qui parlait de la sorte était l'avocat Salas, un vieil ami d'Armando, qui avait abandonné la capitale pour devenir un modeste agent du Ministère Public auprès de cette population de l'Etat d'Hidalgo.

-J'ai appris que tu te trouvais ici -ajouta-t-il-, parce que j'ai vu ton nom sur le registre de l'hôtel.

-J'envisageais de te rendre visite aujourd'hui -dit Zozaya-. Mais, dis-moi, que s'est-il passé ici?

-Cette nuit, on a buté le vieux...

-Don Fermin? -s'exclama le journaliste, étonné et peiné.

-Oui -répondit l'avocat-. Un coup de couteau à proximité du coeur, à l'aide d'un couteau courant. Toutefois... -ajouta-t-il, avec cette préoccupation caractéristique des personnes habituées à traiter des affaires criminelles-, je crains que ce cas ne soit pas une occasion pour toi de mettre en valeur tes talents de détective. C'est on ne peut plus limpide.

-Tu as déjà appréhendé le criminel?

-Eh bien... tu verras; il y a deux suspects: l'ingénieur Galindo et un individu du nom de Cabrales. Tout le monde à Ixmilquipan savait que don Fermin avait une liaison avec la femme de Galindo; ce dernier est arrivé hier au village; il a pu l'apprendre, se rendre ici, pénétrer dans le bureau par la fenêtre et tuer son rival...

-Et Cabrales -coupa Zozaya-, il a pu s'être vengé de l'escroquerie dont il a été victime, non?

-Tu l'as appris en si peu de temps? Je vois que tu as vraiment l'étoffe d'un détective. Eh bien oui, c'est ainsi que se présentent les choses. Tous deux avaient un mobile et chacun d'eux a pu chercher une occasion.

-Bon. Mais, d'après toi, lequel est l'assassin en réalité?

-Ce doit être le premier que j'ai mentionné...

Zozaya éprouvait instinctivement de la répulsion à l'égard de tout ce qui apparaissait clair et probant; par ailleurs, la façon banale et indifférente dont l'Agent résolvait le problème lui déplut. Cependant, il se reprocha les soupçons qui l'assaillaient, et il se borna à demander à son ami la permission d'examiner les lieux du crime. L'avocat accéda, pas de trop bonne grâce, à sa requête.

Pendant qu'Armando allait et venait dans le bureau du défunt, affectant un ton de supériorité, l'Agent lui fournissait des explications:

-J'ai ensuite ordonné que l'on retire le cadavre; il repose dans sa chambre. C'est ici, près de la fenêtre, qu'on l'a trouvé...

-Qui l'a trouvé?

-Miguel, le frère.

-A quelle heure?

-A ses dires, il regagnait l'hôtel au petit matin et il a vu de la lumière dans le bureau; il fut surpris et il entra, afin de vérifier ce qui amenait son

frère à rester éveillé, et il l'a trouvé mort.
-C'est ça.
-Comme tu peux le voir, il est facile de reconstituer les faits. Regarde ce buste de plâtre, en morceaux sur le sol. Don Fermin a sûrement dû s'en servir pour repousser l'agresseur; mais il a été trop lent et il ne l'avait même pas lâché complètement...

Armando se retourna vers son interlocuteur, vivement intéressé.
-Comment dis-tu? Qu'il ne l'avait pas lâché?
-Non. Il semblait même qu'il y était enlacé. Regarde, ici sur... comment cela s'appelle-t-il?... la fraise, il y a des traces de sang.
-Don Fermin a-t-il été poignardé dans le dos?
-Non, mon vieux! Ne t'ai-je pas dit que l'assassin a dû entrer par la fenêtre? Le vieux a dû courir à sa rencontre, saisir le buste, et tenter de le lui jeter à la tête; mais il n'a pas eu le temps...
-"Il n'eut pas le temps d'enfourcher sa monture..." -murmura Zozaya; mais, redevenant sérieux, il ajouta-: On a trouvé la fenêtre ouverte?

La question déconcerta l'Agent pendant quelques secondes mais il répondit aussitôt:
-Eh bien, en fait, je n'ai pas vérifié ce détail mais il ne revêt pas une grande importance. L'assassin a pu lui-même la refermer de l'extérieur, après avoir quitté la pièce; ou peut-être est-ce Miguel qui l'a fermée, en découvrant le cadavre.

L'avocat remarqua une lueur moqueuse dans le regard de son ami et il ajouta, avec gêne:
-Mais si ton esprit supérieur n'est pas satisfait, j'enquêterai...
-Non, non -s'empressa de dire le journaliste-. En fait, je crois que la fenêtre n'a rien à voir dans l'affaire.

Et il semblait le dire sérieusement. L'Agent commençait à ne plus suivre le cours des pensées de son ami; mais il préféra ne pas se casser la tête sur des énigmes, et il déclara:
-Bon. J'ai affaire. Libre à toi de découvrir une nouvelle piste déconcertante. Je t'attends à l'Agence;

tu me diras bien qui est l'assassin insoupçonné et mystérieux...

Armando ne répondit pas. Lorsqu'il se retrouva seul, il alluma un cigare et se plongea dans des réflexions prolixes. L'hypothèse de l'avocat Salas présentait, à son avis, un faille importante: comment était-il possible qu'un individu, protégé par un volumineux buste de plâtre, maintenu devant son corps, fût poignardé précisément dans la poitrine? Si le cadavre s'était trouvé à proximité du buste, pour ainsi dire enlacé à lui, don Fermin devait l'avoir étreint après avoir été blessé. Armando remarqua des taches de sang sur le sol. Elles naissaient en face du secrétaire et prenaient fin à l'endroit où le cadavre avait été trouvé. Cette découverte confirma sa théorie: l'Espagnol avait été blessé à proximité du secrétaire, probablement à la suite d'une discussion avec son meurtrier. Lorsque ce dernier avait pris la fuite, le croyant mort, l'hôtelier eut encore la force de traverser la pièce en se traînant, se redresser à hauteur du buste et le faire tomber de son piédestal. A l'agonie, il était tombé sur la statue et l'avait baignée de son sang.

Mais, si les choses s'étaient bien passées de la sorte, quelle avait été l'intention du vieux en se cramponnant à la statue de Miguel de Cervantes, dans les ultimes minutes de sa vie? S'agissait-il d'un geste de sentimentalisme pathétique?

Zozaya se rappela soudain des paroles de don Fermin: "Si le cas venait à se présenter, je ferais appel à vous... Je tiendrai compte du fait que vous savez démêler des crimes mystérieux... Un détail doit vous suffire pour attraper un assassin, non?" Un léger frisson parcourut le dos du journaliste et sa gorge se noua. Le cigare avait un goût de cendre; il le jeta. Il n'y avait pas de doute: le vieux avait songé à lui dans ses ultimes instants et lui avait laissé une clef afin que sa mort ne restât pas impunie. Mais... pourquoi ce buste? Les morceaux blanchâtres de la statue ne lui disaient rien... Cervantes...

iguel de Cervantes... Miguel. Oh! MIGUEL! Et des mots, des gestes et des regards, affluèrent précipitamment à la mémoire d'Armando; ils revêtaient à présent une effroyable signification. Les circonstances du crime s'expliquaient de façon limpide: l'assassin n'était pas entré par la fenêtre, il n'avait pas attaqué sa victime à l'endroit précis où celle-ci ne s'était plus relevée; le criminel était une personne qui avait eu une altercation avec don Fermin. Après tout, les voix qu'il avait cru entendre au cours de la nuit n'étaient pas le fruit de son imagination... ces voix dans la nuit ténébreuse ... ces échos de dispute...

Don Fermin, vivant, n'avait inspiré à Armando ni estime ni sympathie; mais, mort, il devait être exaucé et respecté. En outre, la justice ne doit relever que de Dieu ou de la loi, et le devoir du journaliste consistait à démasquer le coupable et à protéger deux innocents.

Le journaliste ne sut jamais ce qui l'amena à regarder une dernière fois son éphémère ami. Cela ne lui fut dicté ni par une curiosité morbide, ni par un intérêt policier, encore moins par une pitié tardive. Toujours est-il qu'avant de se mettre en quête de l'avocat Salas, il pénétra dans la chambre du défunt et le regarda, froidement d'abord, puis avec un intérêt croissant.

Le visage du cadavre, aux yeux mi-clos, commençait à devenir livide. La blessure, large et profonde -qui avait assurément dû saigner abondamment- se détachait avec une netteté terrible sur la blancheur de la peau, recouverte d'une abondante toison. Le couteau avait peut-être heurté la base du sternum et déchiré la peau et les muscles, ainsi que les viscères, en descendant vers le côté droit. Le journaliste, soudain intrigué, se pencha une nouvelle fois sur la blessure. Oui, il n'y avait pas de doute: il s'agissait d'une horrible ligne, noirâtre, oblique, qui allait du milieu à la droite du cadavre.

Zozaya recouvrit respectueusement d'un drap la dé-

pouille de l'Espagnol et se dirigea, non vers l'Agence du Ministère Public, mais vers la salle à manger de l'hôtel. Il était profondément préoccupé et il se déplaçait sans but précis.

En le voyant entrer, Tiburcio se disposa à le servir.

-Je ne veux pas déjeuner -dit le journaliste-. S'il-vous-plaît, apportez-moi un Coca-Cola bien froid.

Le garçon revint au bout de quelques minutes avec le rafraîchissement, et le détective amateur le retint.

-Est-ce que la mort de ton patron t'a beaucoup impressionné? -demanda-t-il.

Tiburcio détourna les yeux et mit quelques secondes à répondre.

-Nous devons tous mourir... -finit-il par dire.

-Et, dis-moi, comment as-tu perdu ce bras? Il doit te manquer beaucoup: c'est le droit.

-Alors que j'étais gamin, une jument m'a jeté à terre... je me le suis cassé; il s'est ensuite infecté et le guérisseur a dit qu'il valait mieux m'amputer...

-Et ça fait longtemps que tu travailles ici?

Le garçon regarda son interlocuteur d'une façon désolée. Il ressemblait à une bête traquée, qui finit par se rendre, et il parla:

-Cela fait huit ans... Mes parents sont morts quand j'avais douze ans... Don Fermin a racheté les terres -a-t-il dit- pour une croûte de pain... Il m'a ensuite enlevé ma soeur... La pauvre est morte à la naissance de leur enfant... et le patron m'a recueilli pour que je le serve...

Armando resta silencieux pendant quelques instants. Il voyait tout un drame d'oppression et de misère se dérouler derrière ces paroles simples.

-Le patron ne te traitait pas bien, pas vrai?

-Vous l'avez bien vu... il était toujours en colère et il se vengeait sur moi... je me contenais... j'ai tenu bon...

Le journaliste l'interrompit:

-Et, à présent, que vas-tu faire?

Tiburcio haussa les épaules mais il reprit courage en notant une lueur de sympathie dans les yeux

d'Armando.
-Je vais prendre le maquis...

Zozaya rangea de côté les considérations de pitié et de compréhension qu'avaient éveillé en lui les paroles du garçon et, bien que ce fût en se faisant violence, il décida qu'il fallait -et c'était inévitable- parler le plus tôt possible à l'avocat Salas.

-Bon -dit-il, avec une indifférence feinte-. Je m'en vais...

Tiburcio le regarda avec étonnement, ensuite avec méfiance et, sans mot dire, il sortit rapidement de la salle à manger. Armando s'apprêtait à le suivre mais, à ce moment précis, Miguel arriva et il l'aborda:

-Ah, monsieur Zozaya! Quelle terrible affaire! Quel mauvais souvenir vous allez garder de cet hôtel...!

Le journaliste répondait par des phrases courtes au flot de paroles de l'Espagnol, et il ne cherchait qu'une occasion pour prendre congé; mais une partie de lui-même se réjouissait du fait que quelque chose retardait le moment de la dénonciation. Il voyait en imagination un pauvre métis, amputé du bras droit, galopant sur un cheval et se perdant dans les enchevêtrements des massifs montagneux.

-Tu avais raison -disait l'avocat Salas-. Il a pris la clef des champs... Et maintenant, quand allons-nous le retrouver? Ces indiens connaissent la sierra comme leur poche...

-Je t'ai déjà dit, chère autorité, que je suis venu te trouver dès que j'ai découvert que le garçon était l'assassin...

-Hum... -murmura l'Agent, incrédule et furieux-. Tu t'es tranquillement entretenu avec lui, tu l'as laissé filer...

-Mais, cher avocat, ne comprends-tu pas que cette conversation avait pour but de découvrir le mobile? Je ne pouvais pas t'exposer une théorie incomplète, tu te serais moqué de moi... Ensuite, Miguel est venu me faire la causette, et...

-Bon, bon, il est de toutes façons trop tard. Je dois vrai remettre en liberté l'ingénieur et Cabrales, demander un mandat d'arrêt contre ce Tiburcio... dont je ne sais même pas comment il s'appelle. Je me baserai seulement sur la fuite et sur ses antécédents comme chefs d'accusation; tu comprendras que ta théorie paraîtrait assez étrange dans le dossier.

-Bien sûr. Et ne crois pas que je m'en formalise.

-Mais, dis-moi, comment se fait-il que tu aies songé à Tiburcio et non au frère de don Fermin?

-Je t'avoue que j'ai d'abord songé à Miguel. Il semblait évident que don Fermin tînt compte du prénom de son frère, identique à celui de Cervantes, pour le signaler comme étant son assassin; par ailleurs, les relations entre les frères n'étaient pas des meilleures: divergences de vue sur le plan politique, dépendance économique du cadet, despotisme de don Fermin; enfin, le mobile possible était facilement imaginable. Mais je ne sais pas quelle secrète intuition m'a amené à observer le cadavre et j'ai remarqué la trajectoire de la blessure: de gauche à droite, vue par le spectateur; et j'ai compris que seul un gaucher pouvait avoir asséné un coup pareil. Miguel, comme j'avais pu le remarquer, n'était pas gaucher. J'étais complètement perdu; mais dès que j'ai vu Tiburcio dans la salle à manger, j'ai tout compris; il lui manquait le bras droit. Ce que don Fermin avait voulu me dire c'était, simplement, que son assassin était un manchot.

-C'est ça. Mais ce que je ne comprends pas c'est pourquoi don Fermin, au lieu d'appeler à l'aide, s'est amusé au moment de son agonie à forger une clef compliquée...

-Don Fermin était orgueilleux; ou plutôt, altier; étant donné sa manière d'être, il ne fallait pas s'attendre à ce qu'il demande de l'aide. Il croyait se suffire à lui-même, et il n'aurait pas aimé se montrer faible et lâche devant un étranger; il a compris qu'il se mourait, que tout secours arriverait trop tard; il n'avait probablement pas de crayon et de papier sous la main, ou il a pensé que son assassin pouvait cacher un message écrit. Il s'est alors souvenu de notre conversation et il a cru qu'en attirant

mon attention sur Cervantes, j'allais découvrir son meurtrier. Néanmoins, la clef n'était pas facilement déchiffrable, et j'ai été sur le point de commettre une erreur: il était plus facile d'associer à Cervantes un Miguel que "le manchot de Lépante"... Par ailleurs, il est possible que don Fermin ait appelé en fait; cette nuit, il m'a semblé entendre des voix dans le bureau, mais ma chambre était trop éloignée; comme tu l'as personnellement vérifié, Miguel n'était pas à l'hôtel à l'heure où a probablement été perpétré le crime.

-Crois-tu que Tiburcio ait prémédité l'assassinat?

-J'aimerais te dire que non, qu'il l'a commis dans un moment d'exaspération, las d'avoir été exploité, dans sa famille et dans sa personne, et poussé par des vexations continues; mais le détail de l'arme, un banal couteau de cuisine, prouve que Tiburcio l'avait sur lui lorsqu'il est entré dans le bureau. Le vieux a sûrement été pris au dépourvu et le garçon n'a éprouvé aucune difficulté à lui infliger la blessure.

-Eh bien, je crois qu'il n'y a plus rien à en dire. Après tout, mon vieux, tu as gagné.

-Question de chance. Mais en y regardant bien, n'étions-nous pas d'accord depuis le début? Tu as fait chercher l'ingénieur Galindo et Cabrales, mais uniquement pour les citer comme témoins... pour débuter l'enquête...

Salas, intrigué, regarda son ami; il comprit tout de suite son intention, sourit et lui tendit la main:

-Merci, Zozaya -lui dit-il-. Tu es un bon camarade.

DE MORT NATURELLE.

Si cette aiguille hypodermique neuve n'était pas, d'une fenêtre de la clinique, tombée entre les mains de don Teódulo Batanes, il n'aurait pas cherché à savoir de quoi il retournait et un criminel serait resté impuni. Mais, afin que la justice pût suivre son cours, nous devons tenir compte du fait que l'aiguille devait tomber précisément entre les mains de don Teódulo et non entre celles d'une autre personne qui n'aurait rien trouvé de bizarre à la succession de faits insignifiants qui l'amenèrent, lui, à déduire ce qui s'était passé ce matin-là dans la clinique. C'est du moins ce que croit l'intéressé et il médite sur les voies impénétrables qu'emprunte toujours Dieu pour infliger un châtiment ou octroyer une récompense.

Le jour de l'aiguille, don Teódulo s'apprêtait à sortir de l'hôpital. Ou plutôt, il était déjà sorti, sa jambe parfaitement guérie; la tête de Mictecacihuatl, sculptée en pierre, lui était en effet tombée dessus, brisant le fémur. A midi, lorsqu'il avait trouvé l'aiguille, il aurait déjà dû s'en être allé; mais il était un homme courtois et il voulait prendre congé de la Mère Fermina, qui l'avait fort bien soigné pendant son hospitalisation. Il voulait, en outre, lui offrir en souvenir un chapelet à grains d'argent et lui demander de prier pour lui, devant l'autel, afin qu'il ne lui tombe plus d'idoles dessus et qu'on ne le destitue plus de son emploi au Musée de Mexico -emploi dont il avait déjà été destitué à trois reprises, parce qu'il avait procédé à des vérifications que personne ne lui demandait, relativement par exemple au vol des masques d'or et à l'assassinat de l'expert en céramique maya.

Il était à la recherche de Mère Fermina dans le jardin, sous les fenêtres du pavillon des opérés, lorsque, de l'une des fenêtres, une aiguille hypodermique tomba à ses pieds. Don Teódulo, qui l'avait vu tomber et briller sur le sol, la ramassa, l'observa soigneusement, vit qu'elle était tachée d'un peu de

sang, comme si quelqu'un l'avait utilisée pour procéder à une piqûre intraveineuse, et, en la humant, il essaya de déterminer quelle substance on y avait mis, mais le liquide était inodore.

-Quelque médecin ou infirmier peu soigneux ou insouciant aura laissé tomber cette aiguille -songea-t-il; et, tournant son regard vers les rangées de fenêtres, il s'efforça, mais en vain, de localiser celle dont l'aiguille avait pu tomber. Voyant que toutes étaient entrouvertes et que personne n'apparaissait à aucune d'elles, il poursuivit sa promenade, en quête de Mère Fermina, songeant à lui remettre également l'aiguille et réfléchissant à beaucoup d'autres choses et notamment à la raison qu'aurait quelqu'un de jeter par la fenêtre une aiguille neuve et en parfait état.

Il fit le tour du jardin sans rencontrer la Mère, de sorte qu'il rentra dans le bâtiment. Dans le vestibule, une des Mères réprimandait un infirmier:

-Il est tout de même incroyable que vous soyez aussi négligent, Pedrito. Perdre simultanément votre blouse et votre masque! Le docteur Robles était furieux parce que vous n'arriviez pas à temps.

-Je l'ai laissée dans le couloir, ma Mère -répondit Pedrito-, et lorsque je suis revenu, elle n'y était plus.

-Mais c'est ici que je l'ai trouvée, dans le couloir -poursuivit la Mère-; elle était en boule sur cette chaise. Reprenez-la!

-Merci, ma Mère -répondit Pedrito-. Mais le masque manque...

-Vous l'aurez égaré dans un coin!

Don Teódulo entendit la conversation, salua la Mère et poursuivit son chemin en direction de sa chambre pour aller chercher ses valises. Il regrettait de quitter l'hôpital: on était si bien là, avec toutes ces bonnes soeurs qui exauçaient le moindre désir, avec cette nourriture si savoureuse et si saine, avec ce calme complet pour lire et étudier! Quelle différence par rapport à sa pension de famille et à sa logeuse qui insinuait sans cesse que don Teódulo était un bon à rien et qu'elle le gardait par charité, alors que, chaque mois, il payait religieusement son loyer!

Ces méditations menèrent don Teódulo non à sa chambre mais au réfectoire, où il pensait trouver Mère Fermina et un peu de réconfort, auprès d'elle qui lui avait témoigné tant de tendresse. Dans un des couloirs, il tomba nez-à-nez avec une Soeur:

-Bon après-midi, Soeur Lupe -dit-il.

-Bon après-midi, don Teódulo -répondit la Soeur-. Cela fait que vous nous quittez déjà?

-Malheureusement oui. Ma jambe est guérie et je vais reprendre mon travail, mais tant que je vivrai, je garderai un bon souvenir de vous et viendrai vous rendre fréquemment visite.

Il n'y avait personne dans la salle à manger. Il était encore trop tôt et elle était vide. Plus loin, don Teódulo arriva dans la salle d'attente, qui était presque pleine. Il y avait, d'un côté, les parents d'une femme qui en était à son premier accouchement: le mari, un peu nerveux mais avec un petit air de fierté; les soeurs célibataires, en grande conversation, nourrissant des projets et tricotant rageusement ce qu'elles croyaient utile au nouveau-né; d'autres amies et amis, tous anxieux d'apprendre la nouvelle de la bouche de Mère Juana, qui s'occupait de ce genre de cas. A l'autre bout de la salle se trouvaient les parents de doña Leocadia Gómez y González de la Barquera, la veuve millionnaire que l'on avait, le matin-même, opérée de l'appendicite. Ils étaient tous raides, ennuyés, dignes, comme ils l'avaient été tous les jours précédents où ils étaient venus rendre visite à la malade. Don Teódulo les connaissait bien de vue: le frère de l'opérée, don Casimiro, portant une grosse moustache noire, un costume impeccable à la mode 1910, une coiffure compliquée aux entrelacs de rares cheveux s'efforçant de dissimuler la calvitie; doña Maria, la soeur, sèche et longue comme un manche à balai, vêtue de noir; les neveux Juan et Ambrosio, bien habillés, bien coiffés, aux visages vaporeux et marqués par les nuits agitées; la nièce Clara, élégante, jolie, fort maquillée et sophistiquée, la seule d'entre eux qui -d'après don Teódulo-était capable d'un sourire. Il savait bien lui qu'ils venaient uniquement parce que doña Leocadia, l'opérée,

était riche et qu'ils espéraient soutirer quelque chose d'elle vivante et hériter d'elle morte. Cela faisait plus d'une heure que l'on avait évacué la malade de la salle d'opération et l'avait conduite dans sa chambre; ils attendaient simplement qu'elle s'éveille pour aller la saluer et faire acte de présence.

Don Teódulo chercha Mère Fermina des yeux mais il ne l'aperçut pas; il allait s'en aller, lorsqu'il la vit entrer à pas rapides et s'approcher de don Casimiro. Elle lui dit quelque chose à voix basse; ce dernier donna des signes d'étonnement, échangea quelques mots avec ses parents, adressa à nouveau la parole à la Mère, et tous, comme en délégation, s'engagèrent dans un des couloirs, suivis de don Teódulo, qui gardait encore l'espoir de pouvoir parler à Mère Fermina. Dans le couloir sur lequel donnait la chambre de la malade, ils tombèrent sur l'aumônier. Don Teódulo comprit que doña Leocadia se trouvait dans un état critique, probablement à l'agonie, et qu'elle voulait, pour la dernière fois, voir les membres de sa famille et être en paix avec Dieu. Le docteur Robles sortait de la chambre.

-Elle est morte -déclara-t-il à l'assistance en général-. Embolie cardiaque. Elle n'a jamais eu le coeur fort solide.

Les parents inclinèrent la tête et pénétrèrent dans la chambre, accompagnés de l'aumônier et de Mère Fermina, qui ferma la porte. Le docteur commenta à Soeur Lupe, qui était de garde dans le couloir:

-Je ne me l'explique pas, ma Soeur: lorsque nous l'avons amenée après l'opération, elle était au mieux.

-Je suis entrée il y a quelques minutes pour voir comment elle allait et je l'ai trouvée morte -répondit la Soeur.

-La mort remonte à une heure au moins -affirma le docteur en s'éloignant.

-Qu'elle repose en paix -répondit la Soeur, et elle entama la prière des défunts. Don Teódulo se risqua à l'interrompre:

-Vous dites ou vous prétendez, ma Soeur, que lorsque vous êtes entrée, elle était déjà morte. Comment vous en êtes-vous rendu compte?

-Nous connaissons la mort, don Teódulo -répondit-elle.

-Etiez-vous de garde ici? -demanda don Teódulo.

-Oui, et plus particulièrement préposée à la garde de cette chambre. C'est la seule malade sérieuse que nous avons...

-Que nous avions, ma Soeur, que nous avions. Maintenant, elle est morte. Mais, dites-moi, ma Soeur, est-ce que personne n'est entré dans cette chambre après l'opération?

-Oui, un infirmier, mais je n'ai pas pu le reconnaître: j'étais au fond du couloir et mes yeux ne me sont plus d'un grand secours.

-Merci, ma Soeur; je vous laisse à vos prières.

Et don Teódulo s'éloigna dans le couloir, songeur, méditatif. Quelque chose le préoccupait intensément. Il sortit l'aiguille de sa poche et l'observa soigneusement, en se dirigeant vers le laboratoire de l'hôpital, où le docteur responsable était de ses amis. Une demi-heure plus tard, il en ressortit en secouant la tête. Dans l'aiguille, il n'y avait pas trace d'une quelconque substance, du sang excepté. Le docteur assurait qu'avec cette aiguille on avait piqué dans une veine, mais on n'y avait injecté aucune substance; par ailleurs, elle était d'un type que l'on n'utilisait généralement pas à l'hôpital et elle n'avait jamais été bouillie, puisqu'elle était encore enduite de la graisse protectrice apposée par les fabricants et qui disparaît après l'avoir fait bouillir pour la première fois.

Dans le vestibule, don Teódulo rencontra Pedrito, l'infirmier distrait qui avait perdu sa blouse et son masque.

-On m'a informé -lui dit don Teódulo sur un ton de plaisanterie- que vous aviez été le dernier à pénétrer dans la chambre de la défunte doña Leocadia. Ne lui auriez-vous pas donné une substance ou un médicament qui aurait provoqué sa mort?

Pedrito rit de bon coeur. Don Teódulo lui plaisait avec son franc parler, ses gros verres de myope et sa timidité, à tel point qu'ils dialoguaient toujours sous forme de plaisanterie.

-Malheureusement -lui dit-il-, je n'ai pas eu l'occa-

sion de l'empoisonner à l'aide d'arsenic, puisque je ne suis pas entré dans sa chambre de toute la matinée.

Don Teódulo continua à se promener dans l'hôpital. En un autre endroit, il rencontra le deuxième infirmier, à qui il posa la même question, mais ce dernier n'étant pas aussi intime se fâcha, disant qu'il n'avait pas pénétré dans la chambre, qu'il n'avait aucune raison de le faire et qu'il n'aimait pas ce genre de plaisanteries.

Don Teódulo continua à interroger de la sorte tous les infirmiers. Aucun d'entre eux n'était entré dans la chambre de la malade depuis qu'on l'y avait laissée après l'opération, et les médecins répondirent la même chose, lorsqu'il les interrogea discrètement. Don Teódulo était toujours plus préoccupé.

A la porte de la chambre de la défunte, il rencontra Soeur Lupe qui portait un drap.

-Je vais la recouvrir -dit-elle-. On va l'emporter dans un moment, pour la veillée mortuaire chez elle.

-Si je vous demandais un service ou une faveur, ma Soeur, me le rendriez-vous?

-Dites ce que vous voulez, don Teódulo, et ne soyez pas aussi mystérieux.

-Eh bien je voudrais que vous regardiez si la défunte a sur le bras la trace d'une injection intraveineuse.

-Pourquoi devrait-elle en avoir? On ne lui en a faite aucune.

-Vérifiez de toutes façons -la pria don Teódulo, avec son irrésistible sourire timide.

La soeur entra dans la chambre et don Teódulo resta dehors à attendre, jusqu'à ce qu'elle sortît au bout de quelques minutes.

-Oui -dit la soeur-, il y a trace d'une intraveineuse dans le bras gauche et elle a été mal faite car le lit est taché de sang. Ces infirmiers sont parfois d'une négligence!

-Mais ne m'aviez-vous pas affirmé qu'on ne lui avait fait aucune piqûre?

-C'était ce que je croyais. Il est possible que le

docteur Robles ait ordonné quelque chose en dernière minute et c'est l'infirmier que j'ai vu entrer qui a dû la lui faire.

Don Teódulo se mit en quête du docteur Robles: il n'avait ordonné aucune intraveineuse, seulement une intramusculaire de sedol, au cas où la malade se serait éveillée en proie à des douleurs.

En étant une nouvelle fois interrogé, Pedrito répondit qu'il ne trouvait son masque nulle part, qu'il était possible que quelque femme de ménage l'ait trouvé en boule et l'ait mis à la lessive. Mais parmi le linge sale de ce jour-là -que don Teódulo inspecta soigneusement-, il n'y avait aucun masque. Lorsqu'il regagna le couloir sur lequel donnait la chambre de la morte, il vit les employés d'une entreprise de pompes funèbres s'apprêtant à déposer le corps dans une grande corbeille. Les parents étaient debout dans le couloir, avec des visages compatissants et joyeux. Don Teódulo les examina attentivement de loin et ensuite il s'approcha d'eux et leur serra la main, en commençant par don Casimiro:

-Permettez-moi de vous présenter mes sincères condoléances -lui dit-il-, bien que je n'aie pas l'honneur de vous connaître...

-Merci, merci... -dit don Casimiro.

Il leur serra de la sorte la main à tous. Comme il terminait, Mère Fermina sortait de la chambre et don Teódulo l'appela sur le côté.

-Ma Mère -lui dit-il-, je vous cherchais seulement pour avoir le plaisir ou, plutôt, le regret de prendre congé de vous et pour vous adresser mes remerciements les plus affectueux...

-Merci, don Teódulo -le coupa la Mère-. Veuillez m'attendre dans la salle de séjour...

-Mais c'est qu'il me faut à l'instant vous faire part d'un fait qui ne peut pas attendre, sous peine d'entraîner de graves préjudices.

La Mère marchait dans les couloirs à pas rapides et c'était à grand peine que don Teódulo pouvait maintenir le contact avec ses petits pas.

-Oui, ma Mère -lui dit-il-; je regrette beaucoup ce que je vais devoir faire, mais je considère qu'il

faut appeler la police.
-Qu'est-ce que vous dites? -la Mère s'arrêta brusquement-. Pourquoi voulez-vous que la police vienne ici? On vous a volé quelque chose?
-Ce n'est pas cela, ma Mère; il s'agit de quelque chose de beaucoup plus grave qu'un petit larcin que l'on pourrait opérer parmi mes modestes biens. Il s'agit d'un homicide. Autorisez-moi à vous l'expliquer en tête-à-tête.

Ils entrèrent tous deux dans la petite cabine téléphonique et la Mère entendit là ce que don Teódulo avait à lui dire. Quand il eut fini de parler, elle l'autorisa à appeler la police.
-Je vais m'efforcer de retarder ces gens -dit la Mère en sortant-. Mais s'il apparaît que tout cela est une bêtise, don Teódulo, cela va nous coûter très cher.
-Ce n'est ni une bêtise ni une erreur -déclara don Teódulo-. La meilleure solution consisterait à réunir les membres de la famille dans la salle à manger, qui est vide, et y attendre l'arrivée de la police.

La Mère Fermina, en usant on ne sait de quels artifices, parvint à faire venir les cinq parents dans le réfectoire et à les y faire attendre. Ils s'installèrent tous autour d'une table et la Mère leur dit:
-Il va intervenir un petit contretemps, avant que le docteur ne délivre le certificat... Je vous prie de nous excuser...
-Mais c'est qu'il a déjà délivré le certificat -coupa don Casimiro.
-Oui -renchérit la Mère qui, cela sautait aux yeux, n'était pas habituée à mentir-, mais il manque encore le cachet de l'hôpital et le préposé n'est pas là, mais il ne va pas tarder à venir...
-Eh bien, ma Mère -déclara Maria, la soeur de la morte-, il me semble qu'il y a beaucoup de désordre dans votre hôpital. Je le ferai savoir à la ligue, je le lui ferai savoir, parce que ce n'est pas tolérable. Ma défunte soeur Leocadia, pauvre petite, que Dieu l'ait en sa sauvegarde...
-Qu'il en soit ainsi -la coupa don Teódulo, qui mangeait à une table voisine.

-Merci, monsieur -dit Maria, en faisant une grimace qu'elle croyait être un sourire-. Eh bien oui, ma Mère: comme je le disais, ma soeur Leocadia a donné de fortes sommes pour aménager cet hôpital, pour lequel elle nourrissait beaucoup d'affection, et il me semble incroyable que...
-Mademoiselle a tout à fait raison de se plaindre -intervint une nouvelle fois don Teódulo-. Mais il y a des cas où il n'est pas possible de...
-Et vous, de quoi vous mêlez-vous? -demanda don Casimiro, aigre.

Don Teódulo baissa la tête et s'employa à faire des boulettes à l'aide de mie de pain, au milieu d'un silence toujours plus pesant. Soeur Lupe finit par entrer.
-Mère Fermina -dit-elle-, les messieurs que vous attendiez sont là.

Mère Fermina se leva et sortit, suivie de don Teódulo, et ils revinrent tous deux, une demi-heure plus tard, accompagnés de deux policiers en uniforme, dont un capitaine.
-Qu'est-ce que cela signifie? -demanda don Casimiro en se levant.
-C'est la police ou force de sécurité publique -répondit don Teódulo avec douceur, son sourire timide flottant sur ses lèvres.
-Et que fait ici la police? -tonna don Casimiro- Il suffit, Mère Fermina: que l'on nous remette le cadavre de notre chère soeur, et nous nous en allons!
-Pour le moment -dit le capitaine-, un docteur est en train d'examiner le cadavre de cette dame.
-Pardon? -cria don Casimiro.
-Il y a eu dénonciation: il semble que cette dame ait été assassinée...
-Mais on nous a dit qu'elle était morte de mort naturelle... -coupa l'un des neveux.
-Exactement -dit don Teódulo-, de mort naturelle, d'une embolie cardiaque.
-Je ne comprends pas -coupa doña Maria-. Casimiro, dis à ces gendarmes de partir et allons-nous-en...
-Nous nous en allons -dit don Casimiro en se levant-. Il semble que tout le monde s'accorde pour dire que

Leocadia est morte de mort naturelle...
-C'est bien cela. La dame est morte de mort naturelle; rien de plus naturel qu'une embolie. Malheureusement, cette embolie a été provoquée par un agent étranger, c'est-à-dire artificiellement, ce qui peut et doit être considéré comme un homicide ou assassinat...
-Doux Jésus! -s'exclama doña Maria-. Mais qui a pu la?...
-C'est précisément ce que nous voulons élucider et je crois que c'est l'un d'entre vous...
-Vous osez insinuer que l'un d'entre d'entre nous a assassiné Leocadia! -s'exclama don Casimiro, l'indignation à fleur de peau, les moustaches hérissées.
-C'est bien ce que j'ai osé dire, et non insinuer, comme vous l'avez erronément affirmé. L'une des personnes ici présentes, se déguisant en infirmier de cet hôpital, a pénétré dans la chambre occupée par la malade, doña Leocadia, à présent défunte -que son âme repose en paix!-, et l'a assassinée...
-C'est toi qui l'as fait, Juan! -coupa doña Maria d'un cri, en indiquant l'un des neveux. Ce dernier se leva, pâle, les yeux ternes.
-Vous êtes fous -dit-il-. Si quelqu'un a buté la vieille, il a bien fait, mais ce n'est pas moi.
Clara se leva également.
-Ne dis pas cela, Juan: elle était notre tante...
-Elle était une vieille avare -renchérit Juan-. Mais je ne l'ai pas tuée, ne sais pas qui l'a tuée, ni comment.
-Ce n'est pas lui -affirma Clara-. Il a été toute la matinée dans le jardin en ma compagnie et ensuite ici.
-Ils l'auront tuée à deux -cria Maria-. Ils vivent tous deux dans la misère et ils savaient que Leocadia allait les déshériter en raison de la vie scandaleuse qu'ils mènent, tout comme Ambrosio...
-Tais-toi, tante Maria -coupa Ambrosio-. Tu cries beaucoup. Souviens-toi néanmoins que toi aussi tu enviais la vieille et tu as souvent dit qu'elle était une avare et que...
-J'aimerais -interrompit don Teódulo, souriant- que vous cessiez un moment cette aimable scène de récriminations familiales et que vous m'expliquiez...
-Et vous, qui êtes-vous et pourquoi vous mêlez-vous de cela? -demanda don Casimiro, se levant à son tour.

-Je suis employé au musée d'anthropologie...
Le rire d'Ambrosio l'interrompit.
-Vous venez probablement emporter tante Maria, comme spécimen le plus ancien...
-Insolent! -s'écria la vieille-. Tu sais bien que je n'ai pas plus de quarante-deux ans...
-Quarante-deux à t'être résignée au célibat, mais il s'en est écoulé au moins quarante autres avant...
-Casimiro! -coupa la vieille, en s'adressant à son frère-, châtie cet impertinent gamin!
-Je vous prie une nouvelle fois -insista don Teódulo- de m'accorder un moment votre attention. Je souhaiterais savoir qui hérite de la dame défunte.
-Nous héritons tous d'une part égale -répondit don Casimiro-, ce qui m'a toujours semblé injuste, car Maria et moi sommes ses soeur et frère tandis qu'eux ne sont que nièce et neveux.
-Bien, bien -dit don Teódulo-. Dès lors, tous ont pu...
-Casimiro! -coupa la vieille-. Je m'oppose à ce que cela se poursuive! Personne ne va tout de même aller imaginer que toi et moi avons été capables d'assassiner Leocadia. Si elle est effectivement morte assassinée -ce que je ne crois pas un instant-, ce fut de la main d'un des neveux...
-Oui -dit don Casimiro-, ce sont Juan et Clara. Ils perdront de ce fait leur part d'héritage, qui nous reviendra...
Clara dévisagea les deux aînés:
-Vieillards immondes! -leur cria-t-elle-, je savais déjà que vous étiez avares comme le diable en personne, mais je ne croyais pas que vous iriez aussi loin. Vieille harpie...
-Clara! -s'écria doña Maria, pâle de rage-. J'espère qu'ils te pendront pour cet assassinat. Ce fut elle, monsieur le policier!
Le capitaine, voyant tout cela, ne savait pas quoi faire ni que dire. Don Teódulo intervint à nouveau. Sa voix était à présent dure, tranchante:
-Je regrette d'interrompre cette touchante scène familiale, mais je crois opportun de passer à d'autres considérations. Avant tout, il est nécessaire de savoir ce qu'a fait chacun d'entre vous à partir du

moment où vous avez su que votre parente était sortie saine et sauve de l'intervention chirurgicale et jusqu'à ce que je vous ai vus tous ensemble dans la salle d'attente; en commençant, comme il se doit, par les dames; à vous, doña Maria.

-J'étais en train de faire des choses qui ne vous regardent pas!

-Madame! -intervint le capitaine.

-Mademoiselle, s'il-vous-plaît!

-Eh bien, mettons, mademoiselle, veuillez répondre. On a perpétré ici un assassinat...

-Lorsqu'on a ramené ma soeur adorée de la salle d'opérations, j'ai voulu rester auprès d'elle, mais Mère Fermina s'y est opposée et m'a obligée à attendre dans la salle d'attente, ce qui m'a fort étonnée de la part de la Mère.

-La malade avait ordonné qu'il en fût ainsi -intervint la Mère.

-Je comprends, ma Mère. Vous, don Casimiro, qu'avez-vous fait?

-Je suis resté un moment dans la salle d'attente en compagnie de ma soeur et ensuite je suis allé faire une promenade.

-Et vous, don Juan?

-J'ai passé le temps à me promener dans le jardin en compagnie de Clara et à fumer.

-C'est vrai -intervint Clara-, nous étions ensemble. Nous devions parler de nombreuses choses et nous avons convié Ambrosio, mais il a préféré se mettre en quête d'un fauteuil confortable pour faire la sieste.

-Aviez-vous à discuter de quelque chose en particulier? -demanda don Teódulo.

-Rien de spécial -répondit Juan.

-Je les ai avertis ce matin -coupa don Casimiro- que Leocadia songeait à les déshériter, en changeant son testament. Ils sont probablement sortis pour discuter de cela et ils ont profité de l'occasion pour assassiner la pauvre malade.

-Il est vrai que l'oncle Casimiro nous a dit cela -reconnut Clara-, mais il ne nous est jamais venu à l'esprit d'assassiner notre tante. Il est vrai qu'elle ne nous aimait pas, mais elle aimait encore

moins ses deux nigauds de frère et soeur, qui lui rappelaient des vautours, comme elle me le dit un jour...

-Clara! -rugit Maria-. Je te défends de parler de la sorte!

-Je vous en prie, mademoiselle! -coupa don Teódulo-. Don Casimiro, vous affirmez donc que doña Leocadia vous aurait confié, avant de mourir, qu'elle songeait à modifier son ultime volonté, afin de déshériter ces jeunes gens?

-Exactement -affirma don Casimiro.

-Eh bien, permettez-moi de vous dire que vous mentez ou que, du moins, vous rapportez partiellement la vérité. Non, s'il-vous-plaît, ne m'interrompez pas. Ce que vous avez affirmé est vraiment absurde ou est une sottise, puisque si la dame avait l'intention de modifier son testament, elle l'aurait fait avant de se soumettre à une opération chirurgicale, qui mettait sa vie en péril. Je vous prie de m'écouter en silence. La dame mourut à la suite d'une injection intraveineuse d'air qui lui a été faite par l'un d'entre vous. Je sais déjà que seulement l'un d'entre vous a pénétré dans la chambre de la malade; que pour entrer sans éveiller les soupçons, il a volé la blouse et le masque aseptique de Pedrito; qu'il avait en poche la seringue, car il n'y en avait aucune dans la chambre de la malade; qu'il a procédé à l'injection d'air dans la veine, provoquant l'embolie immédiate; qu'il a gardé la seringue en poche mais que ses nerfs l'ont empêché de garder l'aiguille dans l'étui où elle ne l'aurait pas piqué, de sorte qu'il a préféré la jeter par la fenêtre; que cet individu ou cette personne est sorti de la chambre, a jeté la blouse dans le hall, où Soeur Lupe, qui était de garde, ne le voyait pas, mais il n'en fut pas de même du masque. Le fait d'avoir emporté cette pièce de vêtement ne peut être dû qu'à une raison: il y avait sur le masque une trace qui désignait la personne qui s'en était servi. Deux personnes seulement ont pu laisser une trace, tachant ou salissant le masque: Clara, qui se met du rouge à lèvres, ou don Casimiro, qui se teint

les moustaches...
-C'est d'un absurde! -rugit don Casimiro.
-Ayant réduit le nombre de nos suspects ou coupables possibles à deux -poursuivit don Teódulo, en faisant fi des démonstrations outrées des deux aînés-, il ne nous reste plus qu'à nous livrer à une petite dissertation. Soeur Lupe nous a dit qu'elle a vu entrer un infirmier de sexe masculin. Comment reconnaît-on les membres du genre masculin, à la suite d'un examen superficiel? Aux pantalons qu'ils mettent. Donc l'assassin portait des pantalons. Mademoiselle Clara a évidemment pu porter des pantalons mais ils devaient alors appartenir à son frère Juan, qui serait dans ce cas son complice. Don Casimiro ne devait, lui, procéder à aucune substitution. D'autre part, la blouse aurait été fort grande pour mademoiselle Clara alors qu'elle aurait été plus ou moins sur mesure dans le cas de don Casimiro. Mais, outre toutes ces preuves à charge de don Casimiro déjà si souvent mentionné, il y en a une autre de poids. J'ai dit que l'assassin avait caché le masque parce qu'il y avait laissé une tache, soit de rouge à lèvres qu'utilisent les femmes, soit du fard qu'utilise don Casimiro pour sa moustache. Or, l'assassin a dû penser qu'il allait laisser ces traces. S'il avait été une femme, il aurait ôté son rouge à lèvres; mais don Casimiro ne pouvait pas ôter son fard, car il lui aurait été difficile de se reteindre les moustaches ici. Pour toutes ces raisons, j'accuse don Casimiro de l'assassinat de sa soeur et je prie le capitaine de le fouiller car il trouvera dans une de ses poches une seringue hypodermique neuve, avec des traces de sang mais sans autre substance, ainsi que le masque taché par le fard de ses moustaches.

Don Casimiro se tut, tandis que le capitaine fouillait ses poches. Il trouva ce que don Teódulo avait dit dans une des poches du raglan et le mit sur la table. Lorsque don Casimiro fut sorti de la pièce entre deux policiers, don Teódulo s'approcha de Mère Fermina.
-A présent, ma Mère, je peux prendre congé de vous. Je vous prie d'accepter ce rosaire et de faire des prières pour moi au pied de l'autel. Bonsoir, messieurs dames.
-Un moment -dit le capitaine en arrêtant don Teódulo-. Il y a dans cette affaire beaucoup de détails qui m'échappent et je vous prie de me fournir les explications. Par exemple, comment avez-vous déterminé qu'il s'agissait d'un assassinat et non d'une mort naturelle?
-Rien de plus simple. Tout d'abord, cette aiguille est tombée entre mes mains; Dieu a voulu qu'elle tombe entre les miennes afin que ce crime ne reste pas impuni. J'ai ensuite appris que Pedrito avait perdu sa blouse et qu'il l'avait retrouvée, mais pas le masque qui était irrémédiablement perdu. Peu après, j'ai eu vent de la mort de cette dame et le docteur a trouvé cela bizarre, puisque la personne avait le coeur solide lorsqu'elle sortit de la salle d'opération. Tout cela me fit longuement réfléchir, à tel point que j'ai apporté l'aiguille au laboratoire, où l'on m'a dit que l'on n'avait rien injecté en s'en servant. C'est alors que j'ai imaginé la façon dont on avait pu assassiner la dame. Il n'y avait qu'un moyen: une injection d'air qui allait provoquer l'embolie, entraînant à son tour la mort, avec l'apparence d'une mort complètement naturelle. Pour dissiper mes doutes, j'ai demandé si le cadavre portait trace d'une intraveineuse, qui aurait été faite à la personne de son vivant. Soeur Lupe me l'a confirmé, ainsi que l'injection avait été mal appliquée. Cela étayait mes soupçons et d'autant plus quand je me suis rendu compte qu'aucun infirmier n'était entré dans la chambre de la malade, après l'opération. J'étais indubitablement sur la bonne route: doña Leocadia était morte assassinée. Le masque disparu me fournit la clef de l'identité de l'assassin.
-Merci, don Teódulo. Je comprends à présent -dit le capitaine.

LE PRINCE CZERWINSKI.

Le ciel immense de Varsovie scintillait de ses plus belles étoiles au-dessus de la place Pilsudski. Sur un de ses côtés, la vieille église orthodoxe exhibait, intactes, ses coupoles d'or, destinées à démontrer -disaient certaines personnes- que la Pologne n'avait plus rien à craindre de l'influence russe et que le pays -disaient les plus perspicaces- n'avait pas oublié qu'il était né dans un monde dont le centre avait été Byzance. Au coin d'une des rues qui délimite la place, la civilisation occidentale, en l'occurrence le café de l'Hôtel de l'Europe, ouvrait ses portes. En face, pour éviter que l'architecture de la place ne s'abîme en un jardin négligé et triste que même les enfants ne pouvaient égayer, se dressait un imposant monument aux soldats polonais qui, au fil de l'histoire, avaient dû combattre, tantôt ceux qui avaient construit l'église et tantôt ceux qui avaient fondé l'hôtel. La place Pilsudski était en quelque sorte le symbole de la Pologne: énorme et déserte, partagée entre l'Orient et l'Occident, somptueuse et déchirée dans sa grandeur, et destinée à être le théâtre de défilés militaires. Au-dessus d'elle, le ciel arborait ses étoiles, comme autant de brillantes décorations sur l'uniforme bleu d'un héros.

A cinq heures de l'après-midi, on servait un thé élégant au café de l'Hôtel de l'Europe. En ces temps enthousiastes de l'après-guerre, y assistaient toutes les belles femmes qui, mues par le patriotisme et la coquetterie, créent et maintiennent les traditions d'une ville martyre, et tous les hommes, polonais et étrangers, qui aiment étudier ces traditions à leurs sources mêmes. Et personne qui soit passé par Varsovie ne pourra nier l'importante contribution qu'apportait à cette étude le café de ce célèbre hôtel. Et moins que quiconque, les trois hommes qui, au fond, occupaient la table du coin et s'entretenaient pour le moment de thèmes à caractère plus général et spéculatif. Ils se rendaient tous

les après-midi au café et en connaissaient les plus illustres habitués à des degrés d'intimité divers. Pour le moment, ils s'étaient attelés à la tâche futile qui consistait à passer en revue, sous leurs multiples aspects, les différents projets de reconstruction politique du monde. Mais, soudain, un fait suscita en eux un regain d'intérêt pour le public de la salle. En vérité, le "fait" était merveilleux: un visage à la peau sombre, aux grands yeux verts et au corps moulé dans des tissus brillants et légers, qui éveillaient irrésistiblement -même chez ceux qui étaient le plus dépourvus d'esprit scientifique- un besoin de savoir et d'approfondir. Un frais sourire -qui éclosait sur ses lèvres comme une rose miraculeuse- illuminait son visage. Il s'agissait, évidemment, de l'un de ces faits particuliers, dont les meilleurs historiens ont généralement, sans raison, sousestimé l'influence sur les destinées humaines.

Cet après-midi-là, elle était accompagnée d'un homme vêtu avec une élégance exagérée. Son respect démesuré des plus infimes détails de la tenue civile et un rien de raideur dans le noeud de sa cravate trahissaient son appartenance à la classe militaire. On sut bientôt que c'était le prince Czerwinski. Il avait un air solennel, comme celui d'un prince qui ne serait pas très au fait des traditions de la noblesse; quelque chose dans son allure et ses gestes révélait un scepticisme inavoué relativement aux droits de la Pologne. En marge de la glorieuse perspective des anciens rois de Cracovie, parmi les vassaux de qui on compta à une certaine époque les seigneurs de la Prusse eux-mêmes, il devenait fatalement suspect. Il arriva avec cette femme, en qui la personne la moins sensible à la héraldique pouvait découvrir un lignage plus princier que celui de tous les princes polonais. Il arriva avec elle, et la laissa fréquenter seule le salon de thé de l'Hôtel de l'Europe.

Cette période de l'histoire moderne de la Pologne, connue sous le nom d'époque de la dictature du maréchal Pilsudski, les trois hommes de la table l'appelèrent la Régence de la princesse Czerwinski.

C'est ainsi que les diplomates -car nos amis l'étaient- écrivent l'histoire, et ils auraient pu se rendre compte combien la politique internationale polonaise était alors franchement sur le point de s'engager dans une **impasse**, si elle n'avait pas perdu le plus clair de son temps à suivre les vicissitudes de cette adorable régence. Les relations nouées avec elle se firent plus étroites avec la facilité que permet le milieu de Varsovie, où les femmes, plus encore que les fonctionnaires du Ministère des Affaires Etrangères, ont toujours été en faveur d'une politique de compréhension et de rapprochement vis-à-vis de tout le monde.

James Martin était conseiller à l'Ambassade des Etats-Unis. Il avait étudié dans l'une des universités de son pays, qui avait le terrain de sport le plus célèbre de la côte orientale, de telle sorte qu'à son enviable développement physique correspondait une certaine virginité mentale, qui le rendait capable de résoudre tous les problèmes avec le bon sens du gentleman. Quand il fut en âge de se lancer dans l'arène de la vie, sa famille -dont la fortune et la situation lui valaient une certaine influence à Washington- le sauva d'un monde hostile en le faisant entrer dans les affaires étrangères. Il avait dansé dans les meilleurs hôtels du globe et bu des cocktails dans les cabarets les plus élégants d'Amérique du Sud, d'Europe et d'Asie. Il faisait partie de ces diplomates qui auraient échoué avec des applaudissements si la force de leur pays n'avait reposé que sur l'habileté de ses diplomates. Sa cordialité était parfois puérile et, dans un accès de bonne humeur, il aurait été capable, pour amuser ses amis, de faire dérailler un train.

Maxim Pudovkin était capitaine de cavalerie en Union Soviétique. On sentait en lui quelque chose de rude et de sentimental, analogue à l'histoire de la Russie. Il avait la gaîté primitive d'un cosaque et savait l'exprimer dans des chants profonds et tendres. Dans les restaurants, il se levait avec une désinvolture d'artiste de café-concert et donnait un aperçu de la richesse de sa voix et de son répertoire.

Il avait lu les classiques russes et connaissait par coeur des poèmes de Pouchkine et de Constantin Balmont; il aimait "Les âmes mortes", de Gogol, et les tragédies de Shakespeare. Il n'était pas moins compétent dans sa profession que l'officier circonspect, dont le caractère et les préférences ont été marquées plus profondément par les discussions du cabinet de l'Etat-Major que par les franches gaîtés de la caserne et du bivouac. Il n'était pas moins compétent mais il lui importait peu de détromper ceux qui étaient dans l'erreur. Peu de ses connaissances intimes auraient été surprises que, le temps aidant, il devînt l'un des génies militaires de l'Union Soviétique.

Rodolfo Medina-Garbo était Chargé d'Affaires du Mexique. Il avait embrassé la carrière diplomatique il y avait de nombreuses années. Il passait les après-midi pluvieuses à astiquer les vingt ou trente décorations, qu'il devait au hasard des circonstances, au développement de l'amitié internationale et à l'insistance délicate qu'il mettait à les demander. Il était le pire ennemi de la politique révolutionnaire de son gouvernement. Il avait passé sa vie à présenter des excuses officielles et officieuses pour tous les actes qui faisaient progresser le Mexique dans le domaine social. Les gouvernements étrangers voyaient en lui un ami et, à certains moments, un complice; et pour se le concilier, ils lui octroyaient ce qu'il leur demandait, au prix de tant d'insinuations et d'excuses. Il était cérémonieux et égoïste; il aimait compliquer les choses afin de mettre en valeur ses capacités quand il les résolvait et afin de paraître moins incompétent quand il ne pouvait les résoudre. Il rendait toujours hommage à ce qui était supérieur. C'était avec résignation qu'il se conformait aux instructions reçues: non seulement il s'en lavait les mains mais il se mettait des gants après les avoir lavées. Il était seul en Pologne et, comme il craignait qu'on lui ravît son poste, il s'efforçait de ne rien faire qui parût important.

Ces trois amis s'entendaient bien. A Londres ou à Paris, chacun aurait recherché un milieu plus confor-

me à ses goûts et à son tempérament, mais, à Varsovie, où le Corps Diplomatique était fort réduit, ils avaient sympathisé, parce qu'ils étaient célibataires, désoeuvrés et joyeux. Ils travaillaient tous les trois, chacun dans son domaine, pour resserrer les relations entre leurs pays respectifs et la République polonaise; mais ils ne purent jamais les rendre aussi étroites que leurs relations personnelles avec la fausse princesse Czerwinski. Il ne leur fallut pas longtemps pour être reçus par la dame, à des heures et des jours différents de la semaine. Quand ils furent parvenus à ce résultat et que chacun crut avoir triomphé des deux autres, ils ne parlèrent plus d'elle sinon en phrases vagues qui, au lieu d'y faire allusion, évitaient de l'évoquer. Ils jouissaient en secret de leur idylle, et le seul à prendre conscience de la situation fut le capitaine Pudovkin, parce que la princesse elle-même le lui dit:

-Cela ne te dérange pas, Maxim? Tes amis viennent ici. Tous les deux. Ils dînent avec moi. Ils m'amusent. Mais toi, Maxim, tu es ma véritable passion.

Et elle se pendait à son cou.

Pudovkin, plus âgé que ses collègues et fort d'une expérience moins rhétorique, se tournait vers elle en un geste amoureux de complicité et jouait -comme savent le faire les Russes- son rôle d'amant favori. La princesse, à qui le capitaine plaisait pour sa vitalité primitive, acceptait ces transports avec une indifférence considérable; mais, même ainsi, il se consolait. Pudovkin était certain que, le mardi, cette voix disait la même chose à James Martin et, le vendredi, à Rodolfo Medina-Garbo. Car l'un, le mardi, et l'autre, le vendredi, avaient, sous de spécieux prétextes, déserté les thés de l'Hôtel de l'Europe.

Ce qui était vraiment inexplicable c'était la conduite du prince Czerwinski. Il était impossible qu'il ignorât que les trois diplomates contassent fleurette à la princesse. Le capitaine Pudovkin soupçonnait qu'il s'agissait d'un réseau d'espionnage et il prenait l'habitude de livrer à la dame de

faux secrets militaires, auxquels elle ne témoigna jamais le moindre intérêt. James Martin et Rodolfo Medina-Garbo ne songèrent jamais à des complications de cet ordre. Ils supposaient que la princesse trompait son amant et ils vivaient dans cette crainte, pas toujours agréable, de celui qui peut avoir, un beau jour, à se battre pour la femme qu'il n'aime pas.

Un jour d'hiver, "L'Echo de Varsovie" publia la nouvelle selon laquelle le prince Czerwinski avait été assassiné dans l'appartement de sa maîtresse. Un fait singulier surprit les trois amis: on n'accordait pas à l'événement l'importance qui lui revenait, conformément à la pratique universelle du scandale dans les journaux. Le Ministère des Affaires Etrangères avait-il étouffé l'affaire, parce qu'il savait que l'un ou l'autre diplomate étranger y était impliqué? Le journal disait seulement que le prince avait reçu une balle en plein coeur, que la dame niait avoir perpétré le crime, et qu'une enquête était en cours.

Les trois amis prirent contact.

-As-tu vu le journal, page deux, troisième colonne?

-Oui! Que se passe-t-il?

-Tu veux déjeuner avec moi?

Et les trois amis se réunirent pour manger dans les appartements du Chargé d'Affaires du Mexique, à l'Hôtel Bristol. Le repas fut bref et, une fois terminé, ils s'assemblèrent en conseil.

-Moi -déclara résolument James Martin-, j'avais des relations avec la princesse.

-Et moi aussi.

-Moi également.

Et ils se regardèrent tous trois avec un air de reproche, qui leur fit oublier, un moment, la gravité de la situation.

James Martin, qui avait préparé une confession pathétique -où étaient évaluées toutes les conséquences de la situation et l'éventuelle aide de ses amis- se borna à demander:

-Qu'allons-nous faire?

-Moi, rien -dit Pudovkin-. As-tu tué le prince?

-Idiot!
-Et toi? -demanda-t-il à Medina-Garbo.
-Arrête de plaisanter. Notre carrière est en jeu. Ah, mon Dieu, c'est la fin!
-Pourquoi est-elle en jeu? -demanda Pudovkin-. On ne peut pas prouver que nous avons tué le prince.
-Bien sûr que non. Mais il suffit que nos noms soient évoqués au cours de l'enquête. Les domestiques, le portier témoigneront... On publiera nos photos et on ne nous ratera pas. Oh, les femmes, les femmes!
-Voyons... -réfléchit Pudovkin-. Pourquoi ne disons-nous pas que nous avons assassiné le prince?
-Chut, tais-toi, cosaque! -et Medina-Garbo courut jusqu'à la porte pour voir si personne n'écoutait.

James Martin suggéra alors:
-Moi, je crois que nous devons nous rendre au Ministère de l'Intérieur et leur donner notre parole d'honneur que nous n'avons rien à voir dans l'affaire; et demander aussi que l'enquête soit menée avec discrétion.

A ce moment, le téléphone sonna. Un appel du Ministère de l'Intérieur. Le ministre saurait gré au Chargé d'Affaires du Mexique de passer le voir à cinq heures de l'après-midi. Ils échangèrent un regard. Ce furent, peu après, l'Ambassade des Etats-Unis et l'Ambassade d'Union Soviétique qui appelèrent. Le ministre désirait voir le conseiller Martin à six heures et le capitaine Pudovkin à sept heures. Ce dernier se leva.
-Les enfants, nous sommes partis pour l'immortalité!

Et saluant militairement, il fredonna une marche. Les autres se tournèrent vers le russe avec mépris.
-Ivrogne!
-Tuer un prince polonais, alors qu'il en reste si peu, cela ne représente rien pour vous? Cela mérite presque une promotion.
-Mais te rends-tu compte de notre situation? -demanda Medina-Garbo, d'un ton larmoyant.
-En quoi est-elle critique? On va nous inculper parce que nous rendions des visites à la princesse?
-Et l'enquête?
-Quelle enquête? Elle a déjà abouti. Ils savent déjà parfaitement que l'auteur du crime fut le conseiller James Martin ou le Chargé d'Affaires du Mexique.
-Ou le capitaine Pudovkin.
-Non; ils ne peuvent rien me reprocher. Un militaire sait se dominer et réserver son courage pour la guerre. Seuls les civils le gaspillent en temps de paix.

Et Pudovkin de fredonner une chanson.

Les deux amis commençèrent à comprendre et leur visage se détendit de satisfaction.
-Toi, tu sais quelque chose qui clarifie toute la situation. As-tu parlé avec quelqu'un du Ministère? Tout danger est-il écarté? Sais-tu déjà qui est l'assassin?

Mais à ces questions angoissées, que lui posaient en choeur les deux amis, Pudovkin répondit:
-Ils ne savent pas encore qui c'est; mais ils ne doutent pas que ce soit l'un de vous.

Et sur ce, il prit son chapeau et sortit en toute hâte.

A cinq heures de l'après-midi, Rodolfo Medina-Garbo se trouvait en face du ministre des Affaires Etrangères. Il portait un veston noir et un pantalon rayé. A sa boutonnière brillait la rosette de la Légion d'Honneur. Il était pâle et vivait avec solennité ces moments de préoccupation.
-Vous avez dû apprendre par la presse d'aujourd'hui -commença le ministre- la mort du prince Czerwinski. D'après le rapport de la police (et il montra des papiers sur la table), vous fréquentiez la maison dans laquelle le prince a été assassiné. (Medina-Garbo fit un signe de tête affirmatif.) Nous ne voulons pas vous créer d'ennuis. Toute cette affaire restera entourée du secret le plus absolu. (Le ministre sourit avec intelligence.) La maîtresse du prince est l'une des plus belles femmes de Pologne et il est normal qu'elle éveille une dangereuse passion, surtout chez un tempérament tropical...

Le ministre sourit et marqua une pause pour permettre à son interlocuteur de voir l'orientation que prenait la conversation.

-Monsieur le ministre -déclara Medina-Garbo, en cherchant nerveusement les expressions les plus protocolaires-, je me refuse à voir dans cette phrase une insinuation qui serait, je l'assure à votre excellence, dénuée de tout fondement. Je prie le Gouvernement de la Pologne de mener à bien l'enquête la plus complète. Le nom de mon pays doit rester sans tache.

-Le nom de votre pays n'a rien à craindre. Ni celui de votre pays ni le vôtre. Nous apprécions le travail important que vous avez réalisé chez nous, et nous n'avons pas à nous mêler de votre vie privée. (Le ministre sourit avec une cordiale complicité.) Nous sommes disposés à vous aider...

-Mais, monsieur le ministre... Je me permettrai d'insister pour qu'une enquête approfondie...

-Cette insistance vous honore -l'interrompit le ministre, tout en souriant avec amabilité et malice-. J'admire cette force de caractère. Je vous prie de voir en moi un ami.

Il se leva et accompagna Medina-Garbo jusqu'à la porte.

-Monsieur le Chargé d'Affaires -lui dit-il avec une cordiale solennité-, j'admire votre patrie. J'admire l'esprit héroïque des Mexicains et cette faculté à prendre des décisions violentes et radicales, qui a fait triompher la politique révolutionnaire du Mexique. Ne craignez rien. Nous sommes tous avec vous.

Et, ouvrant la porte, il lui tendit la main comme s'il prenait congé d'un héros. Medina-Garbo, ébahi et heureux, sortit du ministère en prenant, pour la première fois de sa vie, conscience de la grandeur de la Révolution Mexicaine.

A six heures, James Martin se trouvait en face du ministre.

-Vous avez dû apprendre par la presse d'aujourd'hui -commenta à nouveau le ministre- la mort du prince Czerwinski. D'après le rapport de la police (et il montra les papiers sur la table), vous fréquentiez la maison dans laquelle le prince a été assassiné. Nous ne voulons pas vous créer d'ennuis. Ce point

restera entouré du secret le plus absolu. (Le ministre sourit -comme avant- avec intelligence.) La maîtresse du prince est l'une des plus belles femmes de Pologne et il est normal qu'elle éveille de grandes passions...

-Monsieur le ministre -dit James Martin, profitant de la pause que marquait son interlocuteur-, avant que vous poursuiviez, je me permets de donner à votre excellence ma parole d'honneur que je suis absolument étranger à cet incident. Je ne peux nier qu'une enquête où apparaîtrait mon nom pourrait porter préjudice à ma carrière; mais si elle est nécessaire, le gouvernement de votre excellence peut compter sur ma coopération pour établir la responsabilité d'un acte qui me répugne, tout autant qu'à votre excellence.

-Monsieur le Conseiller, je tiens seulement à vous assurer que nous ne vous ferons aucun ennui avec une quelconque enquête. Il n'y aucune raison pour que vos relations avec l'amie du prince soient connues d'autres personnes que celles qui les connaissent actuellement.

-Monsieur le ministre -insinua Martin-. Peut-être s'agit-il d'un crime politique.

Le ministre le regarda fixement, essayant de lire dans ses yeux le fond de sa pensée et comme il n'y découvrait pas davantage que ce que disaient ses paroles, il conclut:

-Non. Notre pays vit une époque où il n'y a pas de profondes divergences de vue politiques. Les partis mènent une vie normale. L'opposition exagère l'importance de l'opinion minoritaire. Non: il s'agit évidemment d'un crime passionnel. Mais je ne veux pas vous importuner davantage.

Il accompagna James Martin jusqu'à la porte où, tout en lui tendant la main, il lui dit sur un ton confidentiel:

-Quelle belle femme!

Martin sourit.

A sept heures, le capitaine Pudovkin se trouvait en face du ministre. Il était en civil. Il avait un

air décidé et confiant.
-Vous avez dû apprendre par la presse d'aujourd'hui -commenta une fois de plus le ministre- la mort du prince Czerwinski.

Pudovkin l'interrompit:
-Monsieur le ministre, je crois que le Gouvernement polonais a bien fait de se défaire du prince Czerwinski. Nous étions convaincus de sa franche collaboration avec l'Allemagne, de son travail de sape au sein de l'armée polonaise, de sa contribution à la constitution d'unités nazies à Dantzig et de ses liens avec les mouvements d'agitation en Prusse. Et je crois même qu'il détenait une série de secrets diplomatiques, qu'il n'a pas eu le temps d'utiliser.
-Etes-vous sûr qu'il n'a pas eu le temps de les utiliser?
-Absolument sûr, parce qu'il les a confiés à un courrier personnel qui, au lieu de les porter à Berlin, les a livrés à l'Ambassade d'Union Soviétique.

Le ministre le regarda avec inquiétude et curiosité.
-Et ces papiers?...
-J'ai ordre de mon ambassade de les remettre à votre excellence.

Et il tira de la poche intérieure de son veston une enveloppe scellée. Le ministre retourna instinctivement l'enveloppe. Le sceau de cire était intact. Le ministre regarda intentionnellement Pudovkin, qui fit semblant de rien.
-Merci beaucoup, capitaine. Je vais prendre contact avec votre ambassadeur.

Il se leva et accompagna Pudovkin jusqu'à la porte, où il lui dit confidentiellement:
-Quelle belle femme!
-L'une des plus habiles du service -fit remarquer le capitaine. Et tous deux sourirent.

Le lendemain, les trois amis se réunirent.
-Figurez-vous -expliquait Medina-Garbo avec satisfaction- que le ministre me croit capable de tuer un prince polonais. Il admire le Mexique; il admire le courage des Mexicains. Et en prenant congé de moi, il m'a donné la main comme si j'étais un héros.

LES TROIS BOULES DE BILLARD.

Un calme absolu, un calme "plat" à la Y.M.C.A., voilà qui n'a rien de surprenant. Seuls ceux qui n'ont jamais mis les pieds ici, pourraient s'étonner qu'il ne règne pas de tumulte dans un centre de "young men". Mais c'est ainsi. On y respire une atmosphère béate, qui fait aussitôt songer aux trente années de paix imputables au sabre de Porfirio Diaz. Aucun bruit ne trouble l'ambiance. Même l'ascenseur et les pas des garçons sont silencieux. C'est à peine si les tables de boliche, installées au rez-de-chaussée du bâtiment, osent protester en émettant un son qui monte brusquement, se prolonge et s'éteint dans une faible explosion, sourde, sèche.

C'est dans le petit hall réservé aux joueurs d'échecs, autour desquels s'attroupent huit ou dix spectateurs, que l'on apprécie le mieux ce calme et que l'on perçoit plus nettement ce silence. Rien ne perturbe les calculs des joueurs, ni ne distrait l'attention des "badauds" -"les badauds regardent bouche bée"- et on entend seulement le bruit que fait le bras lorsqu'il déplace une pièce d'un carré à l'autre du damier.

Quand Máximo Roldán et Carlos Miranda pénétrèrent dans le petit hall, la partie d'échecs la plus sensationnelle de la semaine venait de prendre fin.
-Et voilà pour ta pomme!... -s'était exclamé l'un des joueurs, en déplaçant sa dame et en faisant échec au roi.
-... et voilà pour la tienne! -avait répondu l'autre, prenant sa dame et faisant échec et mat.

Il est évident qu'après cela, aucun spectateur ne s'était risqué à commenter la partie. Et ceux qui n'étaient pas restés les yeux fixés sur le damier, ahuris, eurent l'audace de déplier un journal et de faire des commentaires sur les dernières nouvelles.

Máximo Roldán étira ses bras et étouffa un baillement interminable, lorsqu'il fut interrompu par un cri effroyable, qui résonna dans tout le casino et fut suivi de deux ou trois coups secs, assénés sur le sol, et d'un bruit de course, qui traversa toute la grande salle de séjour pour aller s'arrêter à l'en-

trée du hall des joueurs d'échecs.

Ceux qui étaient restés assis, se redressèrent d'un bond. Une vision se découpa dans l'entrée du petit hall: un visage épouvanté, une poitrine haletante, des bras étendus en croix.

Une voix articula alors péniblement:

-Mo... mo... mort! Il est mort!

Le lecteur comprendra qu'un tel incident, si l'on n'y est pas accoutumé, passe pour une plaisanterie. Et une soudaine plaisanterie, dans un lieu aussi sérieux que l'est celui où il y a des joueurs d'échecs, et dans une pièce où la jovialité et la bonne humeur apparaissent de loin en loin, une plaisanterie donc a la vertu de se propager à toutes les autres personnes et de les affoler en l'espace d'un instant.

De sorte que, lorsque l'apparition balbutia cela, il se produisit un éclat de rire général, qui amena le pauvre homme -car c'était un homme- à regarder de gauche à droite, avec des yeux exorbités; ensuite il chancela et tomba sur le sol comme une masse.

Les plaisanteries évoluent selon un processus délimité par la motivation de celui qui les fait et de ceux qui en sont les témoins. Or celui qu'adopta l'intrus échappait à toute limite et à toute raison. Car les plaisanteries, on les fait au détriment d'autrui, pas à son propre détriment.

-Mort! Il est mort! -s'exclama quelqu'un, en répétant ce qu'avait dit l'autre.

-Il est mort!

Et ils se précipitèrent tous ensemble sur le corps de celui qui était tombé, en le palpant des pieds à la tête. Ce dernier revint à lui.

-Il est mort! -déclara-t-il, en se relevant lentement-. Il a une fracture du crâne.

Il poursuivit ensuite, quand il fut complètement redressé:

-Cela s'est passé brusquement. Je venais de jouer à mon tour lorsque j'ai entendu un choc: je l'ai vu tournoyer sur lui-même et tomber. Il a une fracture du crâne.

-Mais... Qu'y a-t-il, que se passe-t-il, de quoi êtes-vous en train de parler? -finit par demander quelqu'un.

Ce fut un signal, car ils commencèrent à poser des

questions tous ensemble. Lorsqu'ils se furent calmés un peu, l'autre parvint à se faire entendre:

-Nous étions en train de faire un coulé...

-Qui? -coupa, de façon impérieuse, une des personnes présentes.

-Don Pascual et moi.

-Mais qui est mort à la fin? -redemanda l'homme à la forte voix.

-Don Pascual.

-Hein?

-Don Pascual. Il a une fracture du crâne.

-Mon Dieu! Et c'est maintenant que vous le dites?

-Mais c'est ce que je ne fais que répéter depuis...!

-Il a fait une chute?

-Non, monsieur: on l'a tué.

-Quoi? -s'exclamèrent simultanément trois ou quatre voix

-On l'a tué. Nous étions en train de faire un coulé...

-Qui?

-Don Pascual. Il a une fracture du crâne.

-Oui, mon vieux, vous l'avez déjà dit! Mais qui était en train de faire un coulé?

Le pauvre semblait devenir fou. Il répondit à cette dernière question, en criant presque, par crainte d'être une nouvelle fois interrompu.

-Don Pascual et moi!... Don Pascual et moi!... Nous étions en train de faire un coulé!...

C'était lui à présent qui s'interrompait, d'un air menaçant, prêt à casser la figure au premier qui ferait mine de l'interrompre. Mais personne n'avait envie de plaisanter. Il poursuivit donc:

-Nous étions en train de faire un coulé, et c'était à mon tour de jouer... J'ai pris la queue, me suis baissé... Le coulé était très simple, les boules étant alignées... C'est à ce moment que don Pascual m'a à nouveau adressé la parole: "Il n'y a personne..." Eh bien j'ai cru que c'était à moi qu'il en avait, car il n'y avait en fait personne d'autre que nous deux... Il me l'avait déjà répété plus de vingt fois. Et toujours sans me regarder... J'ai fini par m'en lasser. Je lui ai demandé: "Où est-ce qu'il n'y a personne?" Il m'a alors regardé avec un air très étonné, mais il a répondu aussitôt: "Il n'y a personne qui soit capable de

réussir ce coulé". Le croirez-vous?... Il était fou. Il était sûrement fou, car le coulé concernait deux boules alignées, et je me sentais capable de le faire, les yeux fermés... Je m'indignai. Et, afin de prouver que je pouvais le réussir, je me suis penché et j'ai tiré... Ce fut épouvantable!... A ce moment... crac! J'ai entendu un coup sec, et j'ai vu don Pascual, le visage couvert de sang, tournoyer et tomber... Tomber sans essayer de se rattraper, comme s'il avait été une pierre, ou un arbre qui s'abat... Et vous savez ce qu'il y avait à terre, près de lui? Une boule de billard pleine de sang et... et... et une bouillie de cervelle, oui, de cervelle, de celle de la tête de don Pascual! Elle y est encore... J'ai d'abord cru que c'était ma boule qui avait été projetée en l'air et était allée le frapper. Mais il restait trois boules sur le billard, comprenez-vous? Et avec celle sur le sol cela en faisait quatre. Et dans le salon, il n'y avait que nous deux pour jouer.

Il se tut un instant pour promener son regard sur toute l'assistance. Il reprit ensuite son récit:

-Nous n'étions que deux à jouer. Il n'y avait de boules sur aucune autre table et il n'y avait personne d'autre dans le salon. Personne! Personne! Il n'y avait que nous deux et rien que trois boules! Et il y en a maintenant quatre et don Pascual est mort!

Un lourd silence accueillit les paroles du narrateur. Personne ne bougeait. Personne ne se rendait exactement compte de la situation qu'on décrivait ni de ce qu'il fallait faire. C'est alors qu'on entendit une voix tranquille qui demandait ingénument:

-Et l'assassin? Personne n'est l'assassin?

Màximo Roldàn avait posé la question la plus naturelle du monde, en y mettant la plus grande simplicité que l'on aurait pu y mettre. Et cela eut l'effet de faire réagir toute l'assistance. Celui à la voix rude s'exclama:

-C'est ça! Et l'assassin?

-Et l'assassin? -répétèrent d'autres.

Màximo Roldàn s'avança:

-Dites, monsieur, est-ce que le garçon ne se trouvait pas à proximité des billards?

-Mais puisque je vous dis que...! Quoi?... Ah!... Le garçon?...

-Eh bien, allons voir. Il devait forcément y avoir quelqu'un d'autre... Je crois que vous n'êtes pas l'assassin... Réfléchissez bien: le garçon se trouve toujours sur le pas de la porte du salon... Essayez de vous souvenir... Le garçon n'était-il pas là pendant que vous jouiez?

L'autre se prit la tête entre les mains et commença à s'arracher les cheveux.

-Le garçon, monsieur -poursuivit Màximo Roldàn-. Essayez de vous souvenir. Le garçon ne s'éloigne jamais de la porte... C'est très simple... Il fait partie intégrante du billard... Comme une table, comme une chaise, comme les queues et les boules... Il n'est pas assimilé à une personne... C'est pourquoi vous avez dit qu'il n'y avait personne. Mais, si un billard avait disparu de là, auriez-vous remarqué qu'il manquait?

-Le garçon, le garçon! -cria le pauvre homme au désespoir-. Oui, le garçon se trouvait là, sur le pas de la porte, quand je suis sorti! Mais...

L'homme à la voix rude le coupa:

-Le garçon! Il faut rechercher le garçon! Où est-il?

Et il sortit, suivi de trois ou quatre autres personnes, qui avaient à grand-peine contenu leur impatience.

Màximo Roldàn ne bougea pas.

-De sorte que le garçon... -insista-t-il.

-Oui, il était là, mais sur le pas de la porte. Il était trop loin.

-Je le sais bien... Trop loin... Mais il était aussi trop près...

-Hein?

-Non, rien. Je disais que le garçon se trouvait trop loin. Et, par conséquent, ce n'est pas lui...

-Le garçon n'était pas l'assassin -s'exclama, en apparaissant sur le pas de la porte, l'un de ceux qui étaient sortis peu avant. Màximo Roldàn fit volte-face vers celui qui parlait.

-Comment le savez-vous?

-Parce que le garçon a été assassiné lui aussi... Il a une fracture du crâne!

Une grande stupeur paralysa tous ceux qui se trouvaient dans le petit hall. Màximo Roldàn fut le premier à reprendre ses esprits:

-Allons! Comment, sapristi?

-Il est là-bas, étendu sur le sol en travers de la porte, le crâne fracturé. Et, près de lui, il y a une boule de billard pleine de sang...

Màximo Roldàn se laissa retomber sur une chaise. Il appuya sa tête contre le dossier, ferma les yeux et se mit à parler:

-Le vestibule d'entrée est fermé depuis le premier instant. Antérieurement à la mort du garçon... L'ascenseur... est-ce que l'ascenseur fonctionne? L'un d'entre vous sait-il si l'ascenseur fonctionne?

-Il ne fonctionne pas -répondirent plusieurs voix.

-Très bien. Et l'escalier de service, qui se trouve làbas en face, je ne l'ai pas un seul instant perdu de vue... Allez, voulez-vous me dire si mon raisonnement tient? Les deux crimes ont été commis à l'aide de boules de billard... Et des boules, il n'y en avait que sur le billard et à l'Administration, où elles sont rangées. Mais la boule qui a tué don Pascual n'était pas l'une des trois qui se trouvaient sur le billard. Elle faisait partie de la réserve de l'Administration. C'est bien le garçon qui est chargé d'aller les y chercher, n'est-ce pas? Mais le garçon était trop éloigné... Il se trouvait sur le pas de la porte du salon... Et le billard se trouve en face de la porte de l'Administration... C'est de là qu'on a lancé la boule à la tête de Don Pascual... A part l'Administrateur, y a-t-il quelqu'un dans le local de l'Administration?... Personne, absolument personne!... Qu'attendez-vous, dès lors, pour vous emparer de l'administrateur.

Tout le monde fut frappé de stupeur. On se bouscula pour tenter de sortir. A ce moment, la silhouette du Directeur de l'Etablissement s'encadra dans l'embrasure de la porte.

-C'est inutile -déclara-t-il posément-. L'Administrateur est mort... Il a une fracture du crâne.

Màximo Roldàn fut le seul à ne pas perdre la tête. Dieu seul sait au prix de quel effort. Mais il ne perdit pas la tête.

Il se leva. Il regarda fixement le Directeur, et s'approcha de lui.

-Ainsi, monsieur, vous êtes arrivé à temps? -dit-il avec le plus grand naturel du monde.

-Oui.

-Et l'argent?

-Il est en place dans la...

Epouvanté, le Directeur s'interrompit. Il recula de quelques pas, s'éloignant du petit hall, sur la défensive. Màximo Roldàn continua à s'approcher de lui.

-Ne vous inquiétez pas -le rassura-t-il-. Il se fait que je sais. Voulez-vous me serrer la main?... Ce n'est pas de votre faute... Vous n'avez fait qu'empêcher ce voleur d'emporter l'argent... Il l'avait bien cherché, par ailleurs... Mais, je vous conseille de vous en aller... On ne tardera pas à savoir que c'est vous qui l'avez tué et on vous arrêtera. Allez-y, prenez votre chapeau et vos affaires, pendant que je les occupe... Mais, dépêchez-vous, mon vieux!

-Merci!

Le Directeur Général ne demanda pas son reste. Màximo Roldàn regagna le petit hall. Sa présence apaisa un tant soit peu les esprits. Il profita du silence pour déclarer:

-Il faut surveiller toutes les issues... L'escalier de service... vite, l'escalier de service surtout... Vous quatre, voulez-vous aller y monter la garde? Ne laissez passer personne! Compris?... Vous trois, à l'étage supérieur... La porte d'entrée est déjà surveillée. Le Directeur s'y trouve... Voulez-vous, s'il-vous-plaît, fouiller le gymnase?... Je me rends à l'Administration... Venez également, Carlos... Je crois que vous feriez bien de tenir compagnie au Directeur, là en bas... Allons-y.

Tous obéirent. Carlos Miranda suivit Màximo Roldàn.

-Ecoutez, Carlos -dit Roldàn, lorsqu'ils eurent atteint le perron-. Descendez, ouvrez la porte et sortez. Placez-vous exactement sous la fenêtre de l'Administration car je vais, de là, jeter quelque chose.

Màximo Roldàn ouvrit la porte de l'Administration et entra. Le corps d'un homme gisait sur le sol, dans une flaque de sang. Près de lui se trouvait une boule de billard. On voyait, sur le bureau, une petite serviette de cuir. La présence de cette serviette était le seul détail qui choquait, à première vue, dans la disposition normale

d'un bureau. Màximo Roldàn s'approcha du bureau, ouvrit la serviette et en examina le contenu. De l'argent. Des billets de banque et des pièces d'or. Il la referma. Il la souleva d'une main et remarqua qu'elle n'était pas lourde. Il s'approcha de la fenêtre. Carlos Miranda se trouvait en dessous, la tête tournée vers lui. Il sortit la serviette et la laissa, un moment, en suspens dans les airs puis il la lâcha.

Il traversa à nouveau la pièce, ouvrit la porte et se retrouva dans le grand hall. Avec un calme étudié, il arriva au petit perron et se mit à descendre les escaliers, en même temps qu'il s'exclamait, s'adressant à une personne imaginaire:

-Fermez bien la porte, monsieur le Directeur... Regardez: placez-vous ici... Un peu plus vers la droite... Je vais vous dire comment. Attendez.

Il arriva au pied du petit escalier. Il manoeuvra le bec-de-cane, et ménagea l'espace suffisant pour passer le corps. Il referma ensuite la porte et, saisissant Carlos Miranda par le bras, il se mit en marche...

-Que vous semble-t-il? -demanda-t-il à son ami, lorsqu'ils furent installés dans la voiture.

-A vrai dire, je n'ai rien compris. Où avez-vous obtenu cet argent?... Et, surtout, dites-moi: avez-vous appris qui était l'assassin?

-Mais ne l'avez-vous pas entendu, mon vieux? L'assassin était l'Administrateur.

-Mais... Sapristi! Vous n'allez pas me faire croire que l'une des victimes était l'assassin!

-Il est évident que je n'essaierai pas de vous le faire croire. Mais je vais faire en sorte que vous en soyez sûr. L'affaire semblait si compliquée!... Et combien elle s'est révélée simple, Carlos! Elle était claire, limpide!...

Carlos Miranda jeta la serviette sur le plancher de la voiture et se retpurna, furieux, vers Màximo Roldàn:

-Il ne me manquait plus que cela! Que vous veniez à vous moquer de moi!

Màximo Roldàn le regarda avec stupeur. Eclatant ensuite de rire, il lui dit:

-Pardonnez-moi. J'ai cru que vous aviez tout deviné. Je vais vous expliquer.

Après avoir marqué une pause, il commença:

-Ce brave homme qui jouait au billard avec don Pascual nous a fourni tous les éléments, sans s'en rendre compte et sans que nous y ayons non plus prêté attention au début.

-Sans que vous y ayez prêté attention -rectifia Carlos Miranda.

-Bon. Sans que j'y aie prêté attention. Mais ensuite... Lorsque cette personne a affirmé que don Pascual lui avait répété plus de vingt fois:-"Il n'y a personne"-, et toujours sans le regarder, est-ce que cette phrase ne vous a pas choqué? Moi bien. J'ai fini par concentrer mon attention sur ce "il n'y a personne" inopiné, que don Pascual a répété tant de fois sans raison apparente, et toujours sans regarder son partenaire. Quand ce dernier lui a demandé où est-ce qu'il n'y avait personne, il avait fourni une réponse des plus absurdes, et la seule qu'il pouvait cependant fournir à ce moment-là: -"Il n'y a personne qui soit capable de réussir ce coulé"-. Or le coulé portait sur deux boules alignées. Etait-ce bien la pensée qu'il remuait? Bien sûr que non. De sorte que le "il n'y a personne" se référait à autre chose. A autre chose qui n'avait rien à voir avec le billard, ni avec l'autre joueur, puisque ce n'était pas à lui qu'il le disait et qu'"il ne le regardait pas". Il s'adressait à une autre personne. Et cette autre personne n'était pas non plus le garçon: ce dernier se tenait sur le pas de la porte et était à même de se rendre compte qu'il n'y avait personne, ce qui n'était pas le cas des deux joueurs. Par ailleurs, il se fait que don Pascual a reçu à la tête un effroyable coup à l'aide d'une boule de billard, ce qui l'a étendu raide mort. Et ce n'est pas le garçon qui a lancé la boule. Il se trouvait trop loin pour que cela ait pu être lui. Il y avait donc une autre personne. Et il ne reste qu'une possibilité: c'était celle-là même à qui don Pascual disait: -"Il n'y a personne".

-Et cette autre personne, où se trouvait-elle?

-Il n'y avait qu'un endroit où elle pouvait être cachée: l'Administration, c'est-à-dire à deux mètres de distance du billard. De l'Administration, où elle pouvait disposer des boules qu'elle voulait, elle pouvait aussi

les lancer à la tête de don Pascual sans courir le risque de manquer son tir, étant donné la courte distance.
-Sapristi! Je crois que vous avez raison!
-Et il se fait, ami Carlos, qu'à cette heure-là, il n'y a jamais personne d'autre à l'Administration que l'Administrateur qui, se trouvant dans son bureau, était libre de faire ce que bon lui semblait, n'importe quoi sauf...
-Sauf?
-Ouvrir le coffre-fort et en retirer l'argent. Cette tâche incombait au trésorier, qui se présentait tous les soirs pour faire la caisse. N'y étant pas habilité, l'Administrateur avait besoin d'une autre personne pour faire le guet, afin de ne pas être surpris par quelqu'un. Comprenez-vous à présent pourquoi don Pascual répétait si souvent: "Il n'y a personne"?
-Don Pascual était donc complice...
-Don Pascual mais aussi le garçon. Ce dernier se trouvait trop loin pour avoir été l'assassin, mais il se trouvait trop près pour ne pas avoir entendu ce que disait don Pascual. De sorte que ce monsieur ne se souciait pas du fait que le garçon l'écoute ou pas; bien au contraire, c'était précisément ce dernier qui lui communiquait par signaux si quelqu'un approchait, en faisant le guet sur le pas de la porte. Son attitude était par ailleurs tellement naturelle -il était en permanence de faction à cet endroit- qu'elle n'éveillait les soupçons de personne.
-Et l'assassin?
-L'assassin? Ah, mon cher Carlos! Quels instincts avait cet Administrateur! Oui quoi? Fendre le crâne de ses complices à l'aide d'une boule de billard! C'était la seule façon de se débarrasser d'eux. Don Pascual d'abord, le garçon ensuite... Et après, juste le temps de courir jusqu'à l'Administration pour aller se cacher, car c'est à ce moment précis que l'on s'est mis à la recherche du garçon, en croyant que c'était lui l'assassin.
-Mais, qui a tué l'Administrateur?
-Le Directeur Général. Lorsqu'ils sont revenus pour nous annoncer la nouvelle de la mort du garçon, j'ai décidé de faire part de mes découvertes et j'ai fait porter les

soupçons sur l'Administrateur. Le premier à prendre conscience de ce qui se passait fut le Directeur Général, qui courut jusqu'à l'Administration et surprit l'assassin, la serviette d'argent à la main et prêt à prendre la fuite. Ce dernier a dû faire un geste irréfléchi, ce qui a obligé le Directeur à saisir le premier objet à portée de sa main et à le lancer en direction de l'Administrateur, dans un geste de légitime défense. Et la première chose qui lui est tombée sous la main, ce fut une boule de billard. Vous rappelez-vous que j'ai, moi aussi, été déconcerté à l'annonce de la mort de l'Administrateur? C'était inouï, après les raisonnements que je m'étais tenus! Mais j'ai aussitôt réagi, croyant comprendre ce qui se passait. C'est pourquoi j'ai demandé au Directeur s'il était arrivé à temps pour empêcher le vol, comme si j'étais dans la confidence de ce qu'il venait de faire. Et lui, en toute candeur, surpris, m'a répondu que oui. Vous comprendrez que, dès lors, je ne pouvais plus nourrir de doutes...

C'EST LE BOUQUET!

...Un cycliste pédalait à travers l'élégant quartier résidentiel. Sa casquette révélait qu'il était porteur d'un télégramme et, en effet, c'était bien sa profession: il portait des télégrammes.

Après avoir vérifié le nom de la rue où il se trouvait, le cycliste s'arrêta à hauteur du numéro 135 et s'approcha de la sonnette, pour faire ce que les leaders font avec l'ouvrier au moment de la perception de la cotisation syndicale: exercer une pression.

Le coursier désespérait déjà de remettre le télégramme, car cela allait faire dix minutes qu'il sonnait, quand une dame apparut sur le seuil de la luxueuse demeure. La dame était jeune et belle. Elle reçut le télégramme, signa et déchira l'enveloppe.

-C'est pour mon époux -déclara-t-elle en refermant la porte.

Le coursier enfourcha sa bicyclette et il était sur le point de se remettre en route, lorsque la jeune et belle dame ressortit en criant:

-Au secours..., au secours!

L'homme des télégraphes, qui répondait au nom de José Sicorro Gonzâlez, ôta poliment sa casquette en disant:

-A votre service, madame...

-Au secours, au secours...! -s'exclama à nouveau la dame.

-Je suis là, madame. Qu'y a-t-il?

-De l'aide..., de l'aide...! -cria une nouvelle fois la dame.

-Voilà autre chose, madame. Que vous arrive-t-il?

-On a assassiné mon époux; appelez la police.

Le coursier téléphona au commissariat et communiqua l'adresse au sergent Juan Vélez, qui était de garde.

Un spectacle horrible.

Le sergent Juan Vélez était en train de converser dans son bureau avec Péter Pérez, le génial détective de Peralvillo.

Accompagné du grand Péter, le sergent partit pour l'élégante maison, où l'on avait perpétré le crime.

L'épouse de la victime était le seul être vivant de la belle maison. Le spectacle qui s'offrit à la vue de Péter et du sergent était horrible, aussi horrible que

celui du marché de San Juan, à titre de comparaison.

Le corps de l'homme, qui, de son vivant, s'était appelé Saturnino Flores, gisait au beau milieu de la pièce, luxueusement meublée. Une rigole de sang allait du fauteuil jusqu'à une petite table ornementale, qui se trouvait dix pas plus loin. Un poignard était fiché dans le dos du cadavre. Le mort tenait une rose dans la main gauche et un bouquet de fleurs dans la droite. L'un des doigts de cette dernière était maculé de sang. Avant de mourir, Saturnino avait dessiné, sur le parquet ciré, un cercle étrange avec son propre sang.

L'épouse relata brièvement les faits. Elle était en train d'écouter la radio lorsqu'on avait sonné à la porte de rue. Elle était allée ouvrir et avait reçu une dépêche télégraphique pour son époux. Elle l'avait lue et, bien qu'elle ne revêtît pas d'importance, elle préféra en communiquer sur-le-champ la teneur à son mari. Lorsqu'elle était entrée dans la pièce, elle avait découvert le crime, appelé le coursier et averti la police. C'était tout.

Péter Pérez avait observé l'étrange attitude du mort. Le sergent n'y avait jeté qu'un coup d'oeil et avait commencé à recueillir des indices.

-Votre nom, madame -demanda-t-il à la veuve.

-Rosa Flores.

-Quelle était la profession de votre époux?

-Agent d'affaires.

A ce moment, Péter Pérez, le génial détective de Peralvillo, interrompit l'interrogatoire pour s'adresser à la dame:

-Auriez-vous l'obligeance de me prêter le stylo de votre époux? Je n'ai pas emporté le mien et je dois prendre des notes.

-Mon époux ne possédait pas de stylo -dit la veuve.

-Eh bien, son crayon alors -pria à nouveau Péter.

-Il ne se servait pas de crayon.

-Mille fois merci -répondit Péter, avec cette délicatesse exquise, qu'il témoignait toujours aux belles dames.

La défaite de Péter Pérez.

Le sergent Vélez vit une occasion de se mettre en valeur et décida d'agir sans retard.

Le sergent avait l'occasion de vaincre, pour la première fois de sa vie, le grand Péter sur son propre terrain.

Aussi s'exclama-t-il, sur un ton mélodramatique:

-Madame, je vous arrête pour l'assassinat de votre époux!

La veuve pâlit et murmura:

-C'est une infâmie...!

Le sergent Vélez se dirigea théâtralement vers le téléphone et appela le rédacteur d'un journal du matin, car il aimait beaucoup la publicité.

-Dans une dizaine de minutes -déclara-t-il à la dame-, je vous expliquerai les raisons qui me forcent à accomplir cette démarche. Considérez-vous, dès à présent, en état d'arrestation...

Et dix minutes plus tard, le sergent Vélez fournit ses explications, devant le représentant de la presse locale:

-Je me suis immédiatement rendu compte -déclara-t-il- que madame était l'assassin. Il n'y avait personne d'autre dans la maison. En outre, le mort tient une rose dans la main gauche et un bouquet de fleurs dans la droite. Pourquoi cette étrange fantaisie de la part d'un homme qui était sur le point de mourir? J'en tire une seule conclusion: il a voulu désigner son meurtrier. La dame ici présente s'appelle Rosa Flores (1). Pour moi, l'affaire est aussi limpide que si le mort avait laissé une lettre...

-Le mort -s'exclama Péter- n'aurait pu laisser aucune lettre, parce qu'il était analphabète...

Mais le sergent Vélez ne fit aucun cas de son intervention et il sourit d'un air satisfait, sous les regards approbateurs des gendarmes flatteurs.

Péter Pérez se tut. Vélez regarda Péter avec compassion, car il considéra qu'il l'avait vaincu sur toute la ligne.

Le sergent passa les menottes à la pauvre veuve et le journaliste allait prendre congé, quand le grand Péter prit la parole et déclara:

-Un moment: ce n'est pas madame qui a tué son époux.

-Ne commettez pas d'impair, mon cher -lui dit Vélez.

-Vous, ne commettez pas d'impair, sergent -rétorqua froidement le génial détective-; votre raisonnement présente

(1) N. d. T.: littéralement, Rose Fleurs.

une faille...

-Dans ce cas, qui a tué don Saturnino? -s'enquit le journaliste.

-Je ne le sais pas encore; mais ce dont je suis absolument certain, c'est que madame n'est pas l'assassin -déclara Péter. Et il ajouta:- Me permettez-vous d'interroger madame, sergent?

-Allez-y mais faites vite -accorda Vélez de mauvaise grâce-, car je n'ai pas de temps à perdre.

-Merci. A quelle heure vous êtes-vous retirée pour aller écouter la radio? -demanda-t-il à la dame.

-A six heures de l'après-midi.

-Combien de temps après le télégramme est-il arrivé?

-Il est arrivé à dix heures du soir. C'est-à-dire quatre heures plus tard. En raison de nos activités commerciales, nous dînons à cinq heures et ne mangeons plus ultérieurement... Ou plutôt -et elle éclata en sanglots-, auparavant, nous mangions; à présent, je mangerai toute seule...

-Calmez-vous, madame -dit Péter en la consolant-. Votre époux a-t-il eu une visite?

-Oui, son associé, monsieur Méndez, lui a rendu visite.

-Quel est le nom complet de ce monsieur Méndez?

-Juan R. Méndez -répondit la dame-. Il est resté avec lui dans la salle à manger. Mon mari lui a offert un verre, mais monsieur Méndez a préféré prendre du café. Je lui ai apporté la cafetière électrique, remplie d'eau, et suffisamment de café afin qu'il pût se préparer des tasses à volonté.

-Où se trouve cette cafetière? Mais, auparavant, téléphonez à ce monsieur Méndez; je dois lui parler.

-Il n'est pas chez lui. Il ne doit plus tarder. Il est allé au théâtre "Iris" pour assister à la conférence d'un dirigeant -dit la dame-. Il l'a dit à mon mari en ma présence. Il avait l'intention de repasser par ici. Voici la cafetière.

-Mais elle est vide! -s'exclama le grand détective de Peralvillo.

-En effet...

-Combien de tasses pouvait-on préparer avec la quantité d'eau que vous y aviez mise? -demanda Péter à la dame.

-Sept...

-Merci.

Juan R. Méndez arriva quelques instants plus tard et il sembla fort impressionné par le sort de son ami et associé.

Péter ne lui laissa pratiquement pas le temps de reprendre ses esprits à la vue de la scène et il lui demanda de but en blanc:

-Excusez mon indiscrétion... mais ne seriez-vous pas, par hasard, parent du...?

-... du guitariste Ramos? -compléta Juan sur un ton ironique. Et Méndez, mal à l'aise, ajouta:- Non, monsieur. Cette question, on me l'a posée dès l'école primaire.

-Veuillez m'excuser. Où avez-vous fait la connaissance de votre associé? -reprit Péter.

-Précisément sur les bancs de l'école.

-Où étiez-vous, ce soir, entre six et dix heures?

-Je suis parti d'ici vers sept heures et je me suis rendu au théâtre "Iris", pour assister à la conférence d'un syndicaliste connu. Mille personnes peuvent témoigner que j'y étais...

Le médecin légiste, qui était arrivé sur les lieux, informa brièvement le sergent que la mort de monsieur Flores était survenue entre huit et neuf heures du soir.

Cette interruption permit au sergent Vélez de tirer ses conclusions. Il s'approcha de Péter et lui demanda:

-Vous avez terminé?

-Je suis prêt -rétorqua le génie de Peralvillo.

La victoire de Péter Pérez.

Et il ajouta, mine de rien:

-Ce monsieur est également prêt à vous accompagner - et il désigna Méndez-. Arrêtez-le, sergent. Il est l'assassin de son associé. -Et, devant le journaliste ébahi, le merveilleux détective, orgueil de son quartier, expliqua:- La première chose qui m'a frappé, c'était que le défunt était dynamique. Parce qu'il fallait être fort dynamique pour gagner autant d'argent tout en étant analphabète...

-Analphabète? Vous voulez dire qu'il ne savait ni lire, ni écrire? -demanda malicieusement Vélez.

-Précisément, cher ami, précisément... Cette histoire comme quoi il aurait été agent d'affaires, c'est de la frime! Il devait être l'homme de confiance d'un haut

fonctionnaire. Voyez quels meubles, quelle maison et quelle femme.

Péter jeta un coup d'oeil vers la veuve et s'humecta les lèvres.

-Au fait, au fait -pressa le sergent.

-Lorsqu'il se sentit blessé à mort par l'homme que voici, le défunt, qui, je le répète, était un homme dynamique, chercha un moyen pour le dénoncer. Il ne savait pas écrire, ce que j'ai pu constater par l'absence de stylos et de crayons dans cette maison; en outre, l'épouse, lorsqu'elle reçut le télégramme, l'ouvrit, vraisemblablement pour le lire à son mari et non par manque de savoir-vivre car cette personne a de la classe. Cela prouve que le mari ne pouvait pas le lire, donc qu'il était analphabète. Lorsqu'il fut frappé, disais-je, il chercha le moyen de dénoncer son meurtrier et il se rappela avoir entendu dire un jour que le zéro se trouvant à la gauche d'un autre chiffre n'avait aucune valeur. Il laissa à la police le soin d'élucider son énigme. Il prit une rose dans sa main gauche et dessina un zéro avec son sang pour nous indiquer que Rosa n'était pas coupable; car, en plaçant la main gauche sur le zéro, il a indiqué qu'il ne valait rien, d'autant plus qu'il se trouvait à gauche. Il a ensuite pris des fleurs dans sa main droite pour nous signaler que les fleurs, elles, correspondaient à une affirmation.

-Elle s'appelle Flores -dit Vélez, triomphant.

-Oui, mais il n'a pas voulu signaler fleurs sans plus. Observez qu'il étreint des fleurs et que ses doigts délimitent un bouquet. C'est ce qui m'a amené à déduire: le défunt a voulu signifier "bouquet" et non "fleurs". L'associé ne s'appelle pas Juan R. Méndez, mais bien Juan Ramos Méndez. Il a sûrement laissé tomber le "Ramos" (1) afin de lancer la police sur une fausse piste, car il a toujours été rusé. Il a lui-même trahi son véritable nom, puisqu'il a déclaré qu'à l'école on lui demandait s'il était parent du guitariste Ramos. Pourquoi le lui demandait-on? Tout bonnement parce qu'il s'appelle Ramos.

-J'ai trouvé une faille dans votre raisonnement, don Péter -déclara Vélez-: vous avez dit que le défunt était analphabète et, cependant, il a connu monsieur Méndez à l'école...

(1) N. d. T.: littéralement, bouquet.

-Exact: il l'a connu à l'école. Et supprimez le "don", sergent, car je suis démocrate -déclara Péter-. Ramos poursuivait des études à l'école, mais pas Saturnino; il était cireur de chaussures. Je l'ai découvert en regardant de plus près les doigts du mort: ils portaient des traces indélébiles de cirage; par ailleurs, dans sa chambre, il possède tout le nécessaire. Il ne le faisait pas par souci d'économie mais par habitude... Pendant ses loisirs, Saturnino cirait les chaussures des élèves de l'école. C'est là que l'a connu Ramos Méndez, son meurtrier d'aujourd'hui. Pour Saturnino, Juan a toujours été "Ramos" et non Méndez. C'est pourquoi il l'a dénoncé en tant que "Ramos" quand il s'est senti à l'agonie.

-J'ai un parfait alibi -déclara Juan-. Je suis allé à la conférence du syndicaliste à l'"Iris". Vous ne pouvez rien prouver...

-Vous vous trompez, mon cher; je peux tout prouver. Vous -et Péter le désigna de l'index- étiez ici avant de vous rendre au théâtre et vous avez bu sept tasses de café, afin de ne pas vous endormir pendant l'exposé soporifique du sauveur des masses. Vous êtes parvenu à rester éveillé, mais le reste de l'assistance s'est endormi. Vous êtes sorti quand ils ronflaient tous. Vous avez commis le crime en vous servant, pour entrer, d'une fausse clé, que vous vous étiez procurée précédemment et vous avez regagné le théâtre, où l'assistance continuait à ronfler. On vous avait vu quand vous étiez arrivé au théâtre la première fois mais on n'a pas pu vous voir sortir ni revenir. Vous êtes intelligent, mais le défunt était plus dynamique que vous...

Juan R. Méndez avoua son forfait, devant l'accumulation de preuves réunies par Péter.

La veuve, heureuse de recouvrer la liberté, s'élança au cou de Péter et lui donna un baiser. Ensuite, honteuse de sa première impulsion, elle lui demanda, en baissant les yeux:

-Combien vous dois-je?

-Rien, madame -répondit Péter en rougissant et avec une délicate galanterie-. Pour moi, un baiser de femme vaut davantage que tous les trésors du monde...

Et il se retira avec cette modestie qui caractérise les génies.

L'AFFAIRE DE L'USURIER.

Mercredi, nous avons rencontré au restaurant le vieil agent de police, Zapata, avec qui nous entretenons des relations amicales, bien que mon ami le méprise. Pour lui, Zapata n'est qu'un empoté qui paie la publicité que lui font les journaux. Le pauvre agent témoigne, en revanche, un grand respect à Enrique: il supporte patiemment sa rudesse, sa froideur, et il a même laissé passer plusieurs affronts.

On en vint inéluctablement à parler du crime de la veille, l'assassinat du vieil usurier, Quintín Villegas. Andrade n'avait rien voulu lire à ce sujet, parce qu'il détestait cet homme sans coeur. Un incident assez désagréable les avait opposés.

C'est indubitablement pour cette raison qu'il tenta d'éviter le sujet.

-Je me moque de ce qui est arrivé à Villegas -affirma-t-il-. Avec ses combines de prêteur sur gages, il est à l'origine du suicide d'un de mes meilleurs amis.

Mais Zapata voulait absolument parler de l'affaire. Il ne prétendait pas se mettre en valeur, bien entendu, mais, sans l'avouer, il recherchait de l'aide, un point d'appui. Il lui aurait semblé honteux, en sa qualité de détective professionnel, d'avoir ouvertement recours aux conseils d'un simple amateur. Il fallut donc parler de l'assassinat de Villegas.

-Je suis convaincu que c'est mademoiselle Torres, son employée, qui l'a tué -déclara Zapata, après avoir sommairement exposé l'affaire.

Andrade se garda bien de faire le moindre commentaire.

-Figurez-vous -poursuivit l'agent- qu'elle était la bénéficiaire d'une assurance-vie de cinquante mille pesos, qu'il avait souscrite en son nom!

-Cela ne prouve rien, voyons! -allégua mon ami, d'une voix légèrement irritée.

-Ce n'est évidemment pas une preuve -dit Zapata avec résignation-, mais c'est un élément de poids. S'il s'était agi d'une vengeance, l'assassin aurait facilement pu se soustraire aux recherches en maquillant le crime en suicide; mais on a soigneusement évité toute apparence de suicide: vous savez qu'aucune compagnie d'assurance ne paie dans ces cas-là. Quant à l'hypothèse du vol, on

doit l'écarter, car il s'agissait d'un usurier qui n'avait jamais de valeurs sur lui... C'est elle, Andrade, soyez-en sûr. Il me reste maintenant à le prouver.

Andrade ne prit pas la peine de détromper l'agent.

-Je respecte vos hypothèses, Zapata; mais, pour le reste, l'affaire ne m'intéresse pas le moins du monde.

Cette réponse ironique ne découragea pas Zapata.

-Vous rendez-vous compte qu'il suffisait de placer un calibre 38 (car la blessure a été portée par un 38) dans la pièce, à proximité du cadavre, pour que l'on croie à un suicide! Mais non, monsieur, ce mot ne doit pas être prononcé si l'on veut toucher une assurance-vie.

-Soit -concéda Enrique avec lassitude-. C'est mademoiselle Torres qui a perpétré le crime. Et, si c'est le cas, que voulez-vous que j'y fasse?

-Bon Dieu! -s'exclama Zapata, un peu affligé-. Il ne s'agit pas pour vous de faire ou de laisser faire, nous sommes en train de discuter et c'est tout.

Andrade se frotta les mains, regarda le visage de son interlocuteur et un sourire à peine perceptible se dessina sur ses lèvres.

-Bon, s'il ne s'agit que de cela... -murmura-t-il.

Mais il y avait indubitablement autre chose, car Zapata revenait avec insistance sur le sujet:

-Celui qui paie les pots cassés, c'est moi. Je dois réunir des preuves, sans quoi le juge va l'acquitter.

-C'est votre affaire -conclut Andrade, d'un ton sarcastique.

Sans se soucier davantage de son interlocuteur, il attaqua hardiment le filet de poisson qu'on venait de lui servir.

Zapata devait avoir compris car, peu après, il prenait congé de nous, avec un air fort contrarié.

Le lendemain, je me trouvais chez Andrade lorsqu'on annonça Alberto Michelena, le jeune et élégant chargé d'affaires de Villegas. Il proposa à mon ami de mener l'enquête sur la mort de don Quintin, mais Enrique refusa:

-Je suis un amateur, pas un professionnel, et je m'occupe seulement des affaires qui m'intéressent -grogna-t-il, de mauvaise humeur.

-Mais... -revint à la charge Michelena.

Enrique ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase.

-J'admets que l'affaire est intéressante; mais ce vieillard, ce Quintin Villegas!...

Dans mon coin, je souris. Lorsque Andrade manifeste de l'intérêt pour une affaire, les personnes qui y sont impliquées, elles, ne présentent plus d'intérêt pour lui. Michelena ne le comprit sans doute pas ainsi, parce qu'il fit mine de se lever avec précipitation et dégoût. La voix d'Enrique arrêta son mouvement, l'obligeant à rester tranquille.

-Franchement, pourquoi tenez-vous tellement à ce que je m'occupe de l'affaire?

-Je... -balbutia Michelena, relativement troublé-. Mademoiselle Torres est une amie de doña Soledad Valle, que vous connaissez...

-Tiens! -s'exclama Andrade avec bienveillance-. De sorte que mademoiselle Torres a entendu parler de moi par mon excellente amie Chole et qu'elle vous a demandé de venir me trouver.

-Exactement -répondit Michelena.

Enrique poursuivit:

-Voulez-vous me dire comment cela s'est passé? A vrai dire, je ne suis que vaguement au courant.

Michelena se carra dans son fauteuil, sembla se concentrer un instant et se mit à parler posément. Andrade écoutait, le regard fixé sur une horrible imitation de Rembrandt, qui se trouvait sur le mur en face de la fenêtre. J'étais, quant à moi, tout ouïe; mais cela ne doit surprendre personne, car c'est ainsi que j'agis d'habitude.

-Cela s'est passé avant-hier, en l'occurrence mardi, dans l'après-midi. J'ai quitté le bureau pour aller porter des documents au notaire De La Parra. En arrivant sur le seuil de la porte de rue, je me suis rendu compte que j'avais oublié un bordereau des contributions et j'ai rapidement fait demi-tour. J'ai demandé à mademoiselle Torres si elle avait vu le bordereau et c'est à ce moment qu'un coup de feu a retenti dans le bureau de monsieur Villegas. Nous sommes restés interdits, tous les trois...

-Tous les trois? -coupa Andrade.

-Oui, nous étions trois: mademoiselle Torres, un commis et moi.

-Continuez.
-Après être restés déconcertés pendant une minute, nous nous sommes précipités dans le bureau. Monsieur Villegas était effondré sur le bureau, le crâne défoncé, mais il n'était pas mort: il respirait bruyamment et une de ses paupières clignait. Imaginez notre surprise! Mademoiselle Torres eut un mouvement de recul, en poussant un cri, et le commis resta sur le seuil de porte, ébahi . J'ai pris la direction des opérations: j'ai ordonné au jeune garçon d'aller chercher le médecin, qui tient ses consultations au rez-de-chaussée, et j'ai raccompagné mademoiselle Torres à sa table de travail. Je suis ensuite retourné dans le bureau pour m'occuper de monsieur Villegas; mais il était trop tard, il était déjà mort. C'est alors que j'ai téléphoné à la police.

Enrique resta silencieux pendant quelques secondes.

-Vous souvenez-vous de l'endroit qu'occupait chacun de vous quand le coup de feu a éclaté?

Michelena s'en souvint sans difficulté. Le commis se trouvait à côté de la porte qui donne sur le corridor; mademoiselle Torres, derrière son bureau, situé très précisément au fond de la salle, en face de la porte donnant sur la pièce qu'occupait Villegas. Quant à Michelena lui-même, il faisait face à mademoiselle Torres, en train de lui demander si elle n'avait pas vu le bordereau égaré.

-Et quelle heure était-il? -demanda encore Andrade, en posant son regard tranquille sur le jeune homme.
-Cela a dû se passer un peu avant six heures -affirma Michelena-. Je m'en souviens parfaitement, parce que je devais être à cette heure chez le notaire et que j'ai quitté le bureau à cinq heures quarante-cinq minutes, en étant très pressé par le temps. Je n'ai pas pu mettre plus de cinq minutes pour atteindre la porte de rue, me rendre compte que j'avais oublié le bordereau des contributions et regagner le bureau. Le coup de feu a dû éclater vers six heures moins dix.
-C'est-à-dire, alors que vous aviez presque terminé votre journée, je suppose...
-Non, monsieur -expliqua Michelena-; monsieur Villegas nous a demandé de rester le mardi pour l'assister pendant un temps indéfini, parce qu'il avait de nouvelles affaires en perspective et avait besoin de nous.

-Les documents que vous apportiez au notaire avaient-ils trait à ces nouvelles affaires?
-Précisément.
-Pouvez-vous me dire de quoi il s'agissait?
-C'étaient des prêts hypothécaires. Le matin, j'avais remis à monsieur Villegas plusieurs actes que je devais déposer chez le notaire.

Michelena semblait un peu déconcerté par cet interrogatoire, mais pas inquiet, satisfait plutôt. Il avait croisé les jambes avec indolence et regardait Andrade dans les yeux. Ce dernier restait, quant à lui, parfaitement naturel, avec cet air d'indifférence et d'ennui qui lui va si mal.

-Monsieur Villegas avait-il l'habitude de superviser ses affaires ou cette fois constituait-elle une exception?
-Nous nous en occupions généralement à deux.
-De sorte que, cet après-midi-là, vous avez longuement travaillé ensemble...
-Non -répondit Michelena avec empressement-, quelques minutes, pas davantage. Etant donné que don Quintin avait pleinement confiance en moi, j'ai pu arriver relativement tôt, je me suis installé dans son bureau et j'ai mis de l'ordre dans les documents. Tout ce qu'il a fait, c'est superviser mon travail.

Andrade se frotta machinalement les mains mais son visage resta indifférent, de glace.

-Une dernière question, monsieur Michelena. Est-ce que, entre la mort de Villegas et l'arrivée de la police, quelqu'un est entré ou sorti de la pièce?
-Absolument personne, si ce n'est le commis.

Une demi-heure plus tard, mon ami se plongeait bien tranquillement dans la lecture des chroniques relatives à l'assassinat de Villegas. L'usurier avait été tué sans que son meurtrier ne laisse de trace. L'affaire était curieuse sous un rapport: le bureau de Villegas, dépourvu de fenêtres, n'avait qu'une porte, qui communiquait avec la salle où se trouvaient les employés: il aurait été impossible de parvenir jusqu'à l'usurier sans être vu de l'un d'eux.

-Quelle histoire! -m'exclamai-je.

-Allons donc, Cirilo! -répondit Andrade.

Fidèle à une habitude antipathique, il se tut sans fournir d'explication. Il marqua une longue pause au bout de laquelle il me demanda de téléphoner à madame Valle, pour qu'elle nous renseigne le domicile de mademoiselle Torres.

-Amalia? Elle se trouve pour le moment chez moi. Si vous voulez nous rejoindre... -répondit-elle.

Mademoiselle Torres était une personne extrêmement agréable, respirant la fraîcheur et la beauté. Elle ne fit que répéter ce qu'avait dit Michelena; mais elle finit par apporter un élément supplémentaire.

-Ce que je ne pourrais pas préciser -expliqua-t-elle-, c'est si le téléphone du bureau a résonné avant ou en même temps qu'éclatait le coup de feu.

-Le téléphone?

-Oui, monsieur Andrade.

-Ah, bon! Tout compte fait, cela ne revêt pas la moindre importance -commenta Enrique puis il fit un coq-à-l'âne-: Monsieur Villegas avait-il des ennemis?

-Il doit en avoir eu -répondit évasivement Amalia.

-Je le crois bien! -intervint madame Valle-. Il vivait seulement pour exploiter son prochain.

-En avez-vous connu l'un ou l'autre, mademoiselle? -poursuivit mon ami, sans prêter attention à cette remarque. Et, oubliant aussitôt sa question, il enchaîna: Savez-vous si monsieur Villegas avait donné rendez-vous à quelqu'un pour mardi après-midi?

-Non. Quand nous avions un surcroît de travail, notre patron ne recevait non seulement personne, même sur rendez-vous, mais il nous faisait travailler en cachette, comme on dit, et nous recommandait de cacher que nous allions travailler. Le bureau était, en pratique, fermé au public.

-Mais ce coup de téléphone alors?

-Je ne sais pas...

Andrade se frotta les mains, en faisant ce geste que je lui connais.

-Le fait est -déclara-t-il sèchement- que monsieur Michelena devait aller porter des documents au notaire De la Parra. Lui, à tout le moins, devait savoir que vous travailliez ce mardi soir.

-Je ne sais pas -répéta Amalia.

Enrique se tourna vers moi:

-Masal, téléphonez au notaire De La Parra et demandez-le lui. Le téléphone se trouve là, en dessous de l'escalier... Avec votre permission, Soledad -ajouta-t-il en s'adressant à madame Valle.

Le notaire ne savait pas si l'on avait travaillé au bureau de Villegas, le mardi en début de soirée. Monsieur Michelena lui avait simplement demandé de donner un coup de fil un peu avant six heures, pour lui rappeler qu'il devait apporter des documents.

Andrade se frotta les mains une fois de plus.

-Reprenez le téléphone -me pria-t-il- et dites à Zapata que Michelena est l'assassin et qu'il peut l'arrêter.

-Non, non, Alberto en est incapable! -cria mademoiselle Torres, le visage décomposé, tout en se levant.

-Mais Amalia... -lui dit, effrayée, madame Valle, sur un ton de reproche.

-Je mettrais ma main au feu qu'il est innocent -affirma énergiquement la jeune fille.

-Je sais bien que tu l'aimes, mais tâche de comprendre...

-Il est mon fiancé! -s'exclama fièrement Amalia- Et je saurai le laver de cet infâme soupçon!

Ce fut au tour de madame Valle de sursauter en entendant cette révélation.

-Ton fiancé!

-Oui, il m'a justement déclaré son amour, mardi. Ce soir-là, nous devions aller dîner ensemble.

-Mais, ma fille -reprit, scandalisée, doña Soledad-, tu étais fiancée à don Quintin.

Amalia se tut pendant quelques secondes, la tête penchée sur sa poitrine. Elle déclara ensuite, à voix basse et en rougissant fortement:

-Vous savez bien que c'était contre mon gré. Je me suis fiancée à monsieur Villegas pour atténuer son dépit! Si Alberto m'avait dit un mot d'amour, un seul, je ne me serais jamais fiancée à don Quintin.

Madame Valle était suffoquée: elle avait les yeux brillants et la poitrine haletante. Enrique, en revanche, semblait un peu distrait, un peu étranger à ces confidences.

-De sorte que ton Alberto -éclata doña Soledad- a attendu

la mort de son rival pour te déclarer son amour! Quel manque de fierté, d'amour-propre!

-Vous vous trompez -dit Amalia, avec un accent mi-mélancolique, mi-irrité-. Il m'a fait sa déclaration le matin et le crime a été perpétré en fin d'après-midi. A une heure, nous sommes sortis pour déjeuner; Alberto m'a invitée à prendre un cocktail... et cela s'est passé alors. Il m'a dit qu'il ne pouvait pas partager mon repas, car des amis l'avaient invité mais nous résolûmes de dîner ensemble, le soir-même, après le travail, puisque nous ne terminerions pas à cinq heures, comme d'habitude...

Elle se tut soudain, malgré le regard angoissé que doña Soledad Valle faisait peser sur elle. La vieille dame était intriguée par le tour qu'avait pris la conversation et elle l'aurait volontiers prolongée si Andrade ne l'en avait empêchée en s'adressant à moi.

-Faites-moi plaisir, Masal -insista-t-il-. Téléphonez au commissariat et transmettez mon message.

Je contactai Zapata, qui rejeta la suggestion d'Andrade. Il ne croyait pas prudent d'arrêter monsieur Michelena mais il avait fortement envie d'arrêter mademoiselle Torres: il venait de découvrir que Villegas avait fait un testament en sa faveur. Le testament avait été découvert une heure plus tôt parmi les documents que les enquêteurs avaient recueilli dans le bureau de l'usurier.

-Cela explique tout -conclut-il triomphalement-. Mademoiselle Torres avait intérêt à éliminer son chef. Comment s'y est-elle prise? Je n'en sais rien, mais je finirai par le savoir... Dites à monsieur Andrade que je regrette. Cette fois, j'ai pu le devancer.

Amalia jura qu'elle ne connaissait absolument pas l'existence du testament, ni de l'assurance-vie. Andrade l'observait froidement et il l'écouta jusqu'au bout sans mot dire.

Lorsque nous eûmes regagné le domicile de mon ami, je lui fis part de mes doutes: pour moi, la conduite de Michelena était des plus limpides, tandis que celle de mademoiselle Torres -malgré la sympathie que j'éprouvais pour elle- me semblait suspecte. Andrade ne prit pas la peine de me fournir d'explication.

-Nous sommes en train de mener une enquête; n'agissez pas

avec précipitation -dit-il sentencieusement.

Sur le coup de midi, après avoir expédié sa correspondance, Enrique me demanda de prendre contact avec Zapata et de lui dire que nous voulions inspecter les lieux du crime. L'agent accéda volontiers à notre requête.

-Je serai à vous dans un quart d'heure. Par ailleurs, j'ai quelque chose à vous dire.

Avant que le délai annoncé ne fût écoulé, Zapata sonnait à la porte. Il avait un air satisfait et était comme absorbé par des pensées agréables, à tel point qu'il prit place sans que nous l'ayons invité.

-C'est plus clair que de l'eau de roche -commença-t-il.

-Quoi cela? -demanda Andrade de l'air le plus candide du monde, comme s'il ne savait pas à quoi l'agent faisait allusion.

-L'affaire Villegas, bien sûr. J'en possède tous les éléments; il me reste seulement à savoir comment les agencer.

Il marqua une pause théâtrale et regarda Enrique dans les yeux, cherchant une lueur d'intérêt ou de curiosité; mais mon ami, impassible, semblait ne pas avoir entendu. Zapata commença alors son exposé, avec l'air sûr de lui et sur un ton un peu pétulant.

-Comme je vous l'ai déjà dit, mademoiselle Torres est la bénéficiaire d'une assurance-vie de cinquante mille pesos; mais elle est en outre la seule héritière de monsieur Villegas, dont la fortune se monte à plus d'un million.

-Entendu -souffla brièvement Enrique, et il tourna distraitement son regard vers le plafond.

-Eh bien, la police d'assurance date déjà de cinq mois. En revanche, le testament est daté de la semaine dernière, en l'occurrence la veille du crime.

-Ah? -répondit laconiquement Andrade.

-Et cela signifie -poursuivit Zapata, tellement rempli de vanité qu'il ne prêta pas attention à l'attitude de Enrique- que mademoiselle Torres a tué son chef dès qu'elle a eu la certitude qu'elle était l'héritière; il était en outre son futur époux! -ajouta-t-il avec un accent déclamatoire-. Parce que vous devez savoir qu'elle était fiancée à monsieur Villegas. Je l'ai interrogée quelques mi-

nutes avant que vous me téléphoniez et je lui ai fait avouer cet élément. Figurez-vous -poursuivit-il avec véhémence, en remarquant que Enrique avait à moitié refermé ses yeux- son astuce, sa perfidie! Elle s'est arrangée pour que le vieux éprouve pour elle un amour sénile et aveugle; elle est parvenue, Dieu sait au prix de quelles combines, à ce que l'ingénu souscrive une assurance-vie et fasse un testament en sa faveur. Et alors, elle l'a tué!

-C'est tout? -demanda Andrade avec flegme.

-Si cela ne vous semble pas suffisant, je possède encore d'autres éléments. Je sais tout et je ne peux pas me tromper. Mademoiselle Torres... Amalia, nourrissait un amour secret pour monsieur Michelena et, lorsqu'elle a vu que ses projets étaient sur le point d'être couronnés de succès, elle a provoqué le pauvre jeune homme pour qu'il lui fasse une déclaration, elle a commencé à lui faire la cour, peut-on dire. Une belle perspective: profiter des richesses du vieillard en compagnie de l'être aimé. C'est pourquoi, dès que monsieur Michelena fut tombé dans le piège, elle estima qu'il était temps d'agir et elle tua don Quintin. Le matin, elle avait extorqué une déclaration d'amour et l'après-midi elle avait perpétré un crime. Est-ce que tout ne concorde pas?

-C'est une hypothèse vraisemblable -concéda mon ami.

-Vous voyez! -explosa Zapata, jubilant-. J'étais sûr que mes déductions n'étaient pas fausses. J'ai dû me creuser la tête, soumettre la jeune fille à un interrogatoire difficile et laborieux, mais au bout du compte...

-J'ai dit que l'hypothèse était vraisemblable, non qu'elle était exacte -coupa Enrique-. Tant que nous ne saurons pas comment a été perpétré le crime, nous serons à michemin et, par conséquent, loin de la vérité. Il vaudrait mieux que nous allions inspecter ces lieux.

-Ne vous semble-t-il pas qu'il se fait tard? -signala l'agent, sans conviction-. Il sera bientôt deux heures...

-C'est mieux. A cette heure, les employés sortent pour aller manger, de sorte que nous n'aurons pas de curieux pour nous importuner.

Nous prîmes nos chapeaux et nous apprêtâmes à partir; mais auparavant mon ami demanda à Zapata s'il était possible que Michelena nous accompagne.

-Il pourrait, sur place, nous fournir des éléments supplémentaires fort intéressants -prétexta-t-il.

-Oh oui! -s'exclama l'agent, visiblement excité, essayant de faire croire qu'il était en train de démêler toute l'intrigue- je sais où les trouver!

Nous montâmes dans la voiture de Zapata, que conduisait un sergent, à côté de qui se trouvait un autre policier. Nous prîmes la direction du Centre et le véhicule s'arrêta à hauteur d'un restaurant. Zapata descendit en toute hâte; cinq minutes plus tard, il était de retour, accompagné de monsieur Michelena, plus jeune que jamais, jovial et souriant.

Le bureau de Villegas ne se trouvait pas dans un immeuble réservé à des bureaux, mais bien dans un immeuble à appartements, qui appartenait à don Quintin lui-même. Nous dûmes monter jusqu'au troisième étage, en gravissant un escalier étroit et raide, précédés de Michelena.

En débouchant sur un corridor, nous prîmes à gauche. La porte s'y trouvait, scellée par des bandes de papier que l'on y avait apposées et que Zapata arracha facilement, tout en recommandant au policier de nous accompagner:

-Lorsque nous nous en irons, vous apposerez à nouveau les scellés sur cette porte. Vous les avez apportés?

Le policier fit signe que oui. Nous pénétrâmes alors dans le bureau, toujours précédés du gestionnaire. L'antichambre, destinée aux employés, était une pièce de quelque vingt à vingt-cinq mètres carrés, avec, pour tout mobilier, deux bureaux et les chaises tournantes qui les accompagnaient. Les murs étaient nus, si l'on excepte un grand calendrier disposé sous un chromo représentant une marine. Au fond, sur une porte de bois blanc, il y avait un écriteau en gros caractères noirs: PRIVE. Des scellés, que Zapata arracha, étaient également apposés sur cette porte.

Le bureau de Villegas était une pièce de dimensions modestes, sans aération. Comme nous le savions déjà, la porte qui communiquait avec l'antichambre était la seule façon d'y accéder. Le mobilier en était sobre: il y avait adossé à un des murs, un canapé de cuir et, de part et

d'autre, un fauteuil; dans un coin, un classeur de bois peint en rouge. A proximité du classeur se trouvait un vieux bureau, muni d'un rideau, comportant une rangée de livres, des codes pour la plupart, sur le côté, et un téléphone, au centre.

Michelena et moi nous installâmes dans le canapé, tandis que Andrade et Zapata commençaient leur inspection, chacun de son côté. L'agent se dirigea tout droit sur le classeur.

-Je l'ai déjà fouillé -expliqua-t-il-; mais une fois supplémentaire ne sera pas superflue! -Il se tourna alors vers le gestionnaire-: Veuillez l'ouvrir, s'il-vous-plaît!

Michelena sortit un trousseau de clés de la poche de son pantalon et alla ouvrir le meuble. Zapata se livra à une fouille systématique, s'efforçant de trouver des doubles fonds, furetant parmi les liasses de papier; mais il apparut très bientôt que ses recherches ne seraient pas couronnées de succès. Entretemps, mon ami examinait avec distraction, comme si cela l'ennuyait, les livres placés sur le bureau; il lisait leurs titres, un à un, comme si cela l'intéressait énormément.

Soudain, il les écarta tous, les prenant à deux mains, et regarda avec curiosité le dessus du meuble.

-Comme ce meuble est en mauvais état! -commenta-t-il sèchement.

-Oui -déclara Michelena-, monsieur Villegas a tout acheté en occasion. C'est plus économique.

Andrade remit les livres à l'endroit où ils se trouvaient et il lui passa aussitôt par la tête une idée extravagante, ou, du moins, inhabituelle: téléphoner à sa vieille servante, Rosita. Jamais, depuis que je le connaissais, une idée semblable ne lui était venue.

J'observai la façon dont il prenait place dans le fauteuil tournant de bois rouge, dont il prenait l'écouteur et formait le numéro. Sa position était relativement ridicule: il était beaucoup trop penché, touchant presque le bord de la tablette du bureau. Il resta dans cette position tant qu'il parla avec la servante. Il lui demanda des choses sans importance: s'il y avait du nouveau, si quelqu'un l'avait demandé, puis il raccrocha.

Sur ces entrefaites, l'agent en eut fini avec le classeur et se mit à fouiller dans les tiroirs du bureau, après avoir demandé à Michelena de l'ouvrir. Il y consacra également un bon moment mais en vain.

-Je le savais bien -maugréa-t-il-, il n'y a rien ici. -Il ajouta aussitôt avec arrogance-: Monsieur Michelena, est-ce que mademoiselle Torres détient également un jeu de clés des meubles?

Le gestionnaire répondit par la négative. Seuls, monsieur Villegas et lui en détenaient un. Cette réponse parut déconcerter quelque peu Zapata.

-Et qui détient les clés de l'antichambre et du bureau? -s'enquit-il encore pour dire quelque chose.

-Le commis et moi, personne d'autre. Etant donné que don Quintin n'arrivait qu'aux heures de travail, il n'avait pas besoin d'autre jeu de clés. Le commis, par contre, en avait besoin pour faire le nettoyage...

Le visage de Zapata s'illumina de joie.

-Andrade, ne croyez-vous pas que nous devrions interroger ce commis?

-Interrogez-le, si vous voulez -répondit-il sèchement.

Nous quittâmes le bureau et gagnâmes la voiture, pendant que le policier qui nous accompagnait apposait de nouveaux scellés sur les portes. Enrique semblait relativement songeur; Zapata observait un silence respectueux et Michelena se montrait loquace:

-Notre pauvre patron avait beaucoup d'ennemis; les gens le détestaient et on l'a souvent menacé, insulté. Et ne croyez pas que ce ne fut le cas que d'une ou deux personnes: c'était la majorité de la clientèle. Lui n'y a jamais prêté attention et il avait raison: les affaires avant tout! Par ailleurs, il ne trompait personne car celui qui venait le trouver savait bien à quoi s'en tenir...

Nous déposâmes ce bavard dans le Centre. Lorsque nous fûmes seuls, Zapata s'enhardit à demander à Andrade s'il avait découvert quelque chose.

-Peut-être bien -répondit mon ami-, mais je n'en suis pas encore sûr.

Lorsque nous eûmes regagné son domicile, il m'annonça que nous allions nous livrer à une nouvelle inspection la nuit suivante, mais celle-ci serait pour notre propre compte et à nos risques et périls.

-Le révolver se trouve là-bas, j'en suis sûr, et je veux

en avoir le coeur net.
-Mais alors -m'exclamai-je, surpris-, pourquoi ne l'avez-vous pas localisé? Cela nous aurait épargné la peine de retourner cette nuit.
-Si je l'avais trouvé, cet idiot de Zapata aurait été capable de l'emporter au commissariat de police. Et là, il ne sert à rien.

Nous retournâmes au bureau de Villegas vers minuit. Andrade n'éprouva aucune difficulté à ouvrir la porte de l'immeuble. Une fois à l'intérieur, il alluma sa lampe de poche en toute sérénité, comme il en avait l'habitude en de telles circonstances et à mon grand désarroi.

Nous montâmes au troisième étage et Enrique braqua le faisceau lumineux de sa torche électrique sur la porte du bureau.
-C'est mauvais... mauvais... -l'entendis-je murmurer.

Il ne me fallut pas lui demander d'explications pour me rendre compte de ce qui se passait: les scellés apposés sur la porte avaient été brisés.

Nous entrâmes sans difficulté, parce que mon ami maniait avec adresse son passe-partout. La première chose qu'il fit lorsque nous fûmes dans la pièce, ce fut tourner l'interrupteur... Tout était en ordre.

Nous passâmes dans le bureau de Villegas et, après y avoir également allumé la lumière, Andrade se dirigea vers le meuble lui-même. Il s'accroupit pour l'examiner, effleura une partie du fond du bureau, du bout des doigts, et, se retournant vers moi, il demanda:
-Avez-vous remarqué la position que j'ai dû adopter ce matin pour me servir du téléphone? Eh bien c'est celle qu'a dû adopter Villegas, le mardi en fin d'après-midi, quand on l'a appelé: le fil du téléphone est à ce point emmêlé dans les pieds du bureau qu'il n'y a pas d'autre solution.

Je restai silencieux. A ce moment, nous avons entendu le bruit de la porte extérieure du bureau, que l'on refermait doucement. C'était un bruit imperceptible, que nous n'aurions pas perçu s'il n'y avait eu le silence de la nuit. Enrique, coupant court à son explication, fut en deux bonds dans l'antichambre. Je le suivis machinalement, sans savoir ce qui se passait. Lui se trouvait déjà dans le corridor, avec sa torche électrique à la main. On entendait un bruit de pas rapides de quelqu'un qui dévalait les escaliers à toute allure.
-Allons-y! -s'exclama-t-il.

Nous fûmes, malgré nous, obligés de descendre avec une certaine lenteur, tant l'escalier était raide. Celui qui nous précédait, en revanche, accélérait toujours davantage. Lorsque nous atteignîmes la rue, Andrade promena son regard dans le vide: il n'y avait pas un chat.
-Retournons -suggéra-t-il- pour voir s'il a eu le temps d'emporter le revolver.
-Il aurait été préférable de l'emporter ce matin -fis-je remarquer-. A présent, nous ne le trouverons peut-être plus.

Enrique marqua une pause. Nous allions, une nouvelle fois, gravir cet escalier raide et peu accueillant.
-Pourquoi voulons-nous avoir cette arme? -déclara-t-il-. Elle doit se trouver entre les mains de l'assassin si nous voulons nous en servir comme preuve à conviction.

J'avais cru qu'ayant regagné le bureau de Villegas, mon ami chercherait avant tout la cachette du revolver dont nous parlions; mais non, il se dirigea vers le meuble du même nom et l'examina sous toutes les coutures.
-Villegas a bien été touché au côté gauche? -s'enquit-il.

Je fis un signe de tête affirmatif. J'ai l'habitude de lire les journaux, de temps en temps, les crimes surtout, et je suis au courant de tous les détails.
-Dès lors, j'ai découvert comment l'assassin s'y est pris: un cordon attaché au fil du téléphone a tiré sur la gâchette du revolver, que l'on avait fixé sur le bureau, parmi les livres, afin que la victime ne le voie pas. Approchez, Cirilo -ajouta-t-il, en repoussant sur le côté la rangée de livres qu'il avait écartés le matin-. Vous voyez ces trous dans la tablette? Ils ne sont pas dus à l'état de délabrement dans lequel se trouve le meuble, ni à son ancienneté. C'est là qu'a été fixé le revolver ... à l'aide de vis, bien sûr!

Il se frotta les mains et me regarda dans les yeux, impassible, indifférent.
-Et l'arme se trouve... se trouvait ici -conclut-il en prenant un gros volume parmi ceux qu'il venait d'écar-

ter-. Ce genre de livres, Masal, sont très utiles. On ménage un espace au centre des pages et il est suffisamment important pour que l'on y dissimule ce que l'on veut. Et l'assassin y a dissimulé le revolver, le jour-même du crime.

On avait effectivement évidé les pages de ce livre, de telle sorte qu'il n'était resté que le pourtour et une petite partie du texte. Dans le creux, on pouvait aisément placer un revolver.

Comme j'avais un léger mouvement de surprise, qui ne traduisait pas de l'incompréhension mais de l'étonnement, mon ami se crut obligé de déclarer avec une certaine impatience:

-Mais, enfin! Le meurtrier, après avoir démonté le mécanisme de mort, a caché le revolver ici-même. Il savait que les enquêteurs officiels, Zapata et les autres, ne le trouveraient jamais. Mais mon attention à moi a tout de suite été attirée par le fait qu'un usurier possédât, parmi ses livres, codes et autres idioties, une édition de "Don Quichotte". N'était-ce pas fort bizarre et suspect?

Il replaça l'ouvrage à l'endroit qu'il occupait auparavant et il se frotta à nouveau les mains.

-Nous en avons terminé pour aujourd'hui -me dit-il-. Demain matin, vingt-quatre heures à peine après le début de l'enquête, le criminel en personne nous remettra le revolver.

Le lendemain, comme mon ami me l'avait demandé, j'étais chez lui à neuf heures du matin. Je le trouvai tout habillé et prêt à partir, le chapeau à la main.

-Je dois aller dire un mot à Zapata, mais je serai rapidement de retour. Entretemps, faites-moi le plaisir de téléphoner à Michelena et de le prier d'être ici à dix heures.

Il me remit un numéro de téléphone qu'il avait noté sur une carte de visite et s'en alla. Je me mis à lire les journaux en attendant qu'il revienne et après avoir fait ce qu'il m'avait demandé. Michelena m'avait assuré qu'il nous rejoindrait à l'heure indiquée.

Il fut ponctuel. Andrade, qui était revenu sur ces entrefaites, se leva et alla à sa rencontre, ce qui me parut quelque peu contraire à ses habitudes; il offrit au jeune gestionnaire une chaise à proximité de la porte. Il alla lui-même s'asseoir dans son coin favori, là d'où il peut contempler à sa guise l'horrible Rembrandt dont il est si fier.

-Je ne vais pas vous importuner longtemps, monsieur Michelena -commença-t-il-. Je n'ai que quelques petites questions à vous poser.

L'intéressé répondit d'un léger mouvement de tête. Enrique, tournant la tête vers le ciel dégagé, commença alors son interrogatoire, avec un air las et indifférent:

-Vous m'avez dit que vous demandiez à mademoiselle Torres un bordereau de contributions, quand éclata le coup de feu qui coûta la vie à monsieur Villegas, c'est bien cela?

-Exactement.

-J'en étais sûr... -et mon ami sembla hésiter-. Mais comment pouvait-elle détenir ce document si c'était monsieur Villegas et vous qui régliez tout, ou, plutôt, si c'était vous seul qui régliez tout et votre patron qui supervisait?

Michelena lança à Andrade un regard rapide, fuyant; mais son visage ne laissa pas transparaître le moindre signe d'inquiétude. Tranquille, souriant, il répondit aussitôt:

-Tiens oui, c'est vrai! Maintenant que vous le dites, je me rends compte qu'elle ne pouvait pas le détenir. Ma démarche était due sans doute à la hâte, à la peur d'arriver en retard chez le notaire... allez savoir!

-Oui, oui, c'est possible. Ce que je voudrais tirer au clair, c'est si mademoiselle Torres intervenait parfois directement dans les affaires de monsieur Villegas.

-Jamais, absolument jamais. Vous pouvez m'en croire.

Andrade se tourna calmement vers lui.

-Ne trouvez-vous pas un peu étrange qu'elle ait donné l'impression d'avoir été fortement affectée par la mort de son patron? Vous m'avez dit, je crois, qu'elle avait été sur le point de s'évanouir, ou quelque chose du genre.

-Non, pas exactement: elle a poussé un cri et, dans son effroi, a porté les mains à sa tête.

-Et vous l'avez alors conduite jusqu'à son bureau, dans

l'antichambre, c'est bien cela?
-Oui, oui.
-Mais, dans le bureau de monsieur Villegas, il y a un secrétaire où mademoiselle Torres aurait pu prendre place de façon fort confortable. A-t-elle refusé que vous la couchiez sur le canapé, comme pour ne pas voir le spectacle de monsieur Villegas mort?
-Non! -protesta Michelena avec énergie-. Elle n'avait pas ses esprits. Ce fut moi qui la conduisit à son bureau, dans l'antichambre.
-C'est curieux, très curieux... Vous auriez normalement dû la coucher sur le canapé. Mais il y a un fait encore plus curieux: vous me certifiez que mademoiselle Torres était fort effrayée et, pourtant, elle prétend avoir entendu, avant ou après le coup de feu -elle ne s'en souvient pas exactement-, sonner le téléphone. Comment une femme effrayée a-t-elle pu prêter attention à un tel détail?

Michelena se leva brusquement, mais sans colère, et il regarda mon ami droit dans les yeux:
-Vous insinuez qu'Amalia faisait semblant d'être effrayée, qu'elle a voulu s'éloigner du bureau parce qu'elle ne pouvait pas supporter la vue de don Quintin mort. En un mot, vous êtes en train de l'inculper.

Enrique ne broncha pas. Il se frotta les mains et, tandis qu'il se les frottait, son regard déviait vers le Rembrandt, et il dit posément:
-Je n'insinue rien, je n'inculpe personne. Je remarque un fait, tout simplement. Et personne ne peut, mieux que vous, m'éclairer sur ce point. Dites-moi, qu'a-t-on entendu en premier lieu: le coup de feu qui a coûté la vie à monsieur Villegas ou la sonnerie du téléphone?
-Il n'y a pas eu de coup de téléphone. Personne n'avait de raison de téléphoner, puisque personne ne savait que don Quintin se trouvait dans son bureau. C'est absurde!
-Pourtant, le notaire De La Parra affirme qu'il a essayé de vous contacter, peu avant six heures.

Pour la première fois, Michelena marqua une hésitation. Cela ne dura qu'une seconde, une fraction de seconde.
-Je ne le savais pas... Ou plutôt, je n'y ai pas fait attention.

-Rappelez-vous, monsieur Michelena. Rappelez-vous que vous avez vous-même demandé au notaire de vous téléphoner.

Le gestionnaire se rassit, sans perdre de vue Enrique, qui, lui, continuait à contempler son faux Rembrandt.
-C'est vrai, je l'avais oublié -reconnut Michelena, et sa voix était faible et mal assurée.
-Vous ne pouvez donc rien me dire à ce sujet?
-Rien, rien.

Andrade se tut. Il feignait à présent de méditer.
-Vous saviez que mademoiselle Torres était fiancée à monsieur Villegas, n'est-ce pas? -poursuivit-il.
-Oui, je le savais. Notre patron avait une grande confiance en moi et il fit de moi son confident...

Il interrompit brusquement cette confession, comme s'il se rendait compte qu'il était allé trop loin.
-Malgré cela -et la voix d'Enrique revêtit un ton métallique, dur-, vous avez déclaré votre amour à mademoiselle Torres, le matin du crime. Ne croyez-vous pas qu'il était déloyal de...?

Michelena se remit debout, non brusquement, cette fois, mais violemment, le sourcil froncé et les yeux brillant de colère.
-Ce sont des problèmes intimes qui ne vous regardent pas! -cria-t-il-. Ce qu'il y a entre elle et moi, ne regarde qu'elle et moi!

Mon ami ne prêta pas attention à la colère de Michelena. Avec beaucoup de modération, en pesant presque ses mots, il déclara:
-Si, ils me regardent. A titre de confident, vous saviez que mademoiselle Torres serait l'héritière de monsieur Villegas et que celui qui l'épouserait deviendrait millionnaire. Le millionnaire consort! Pas vrai?
-Est-ce à dire que vous supposez que...?
-Je ne suppose rien, je sais! -s'exclama dramatiquement Andrade, avec une conviction telle qu'elle aurait impressionné n'importe qui-, et il vaudrait mieux que nous mettions cartes sur table. Vous avez encouragé l'amour tardif de votre patron envers mademoiselle Torres, jusqu'à la faire désigner comme légataire universelle. Vous, en tant que confident et gestionnaire de monsieur Villegas, avez pu vous assurer de l'existence du testament. Alors

seulement, et pas avant, vous avez jugé bon de demander Amalia en mariage...

Michelena avait pâli. Il retrouva cependant assez d'aplomb pour répondre:

-Vos hypothèses ne m'intéressent pas; vous pouvez les garder pour vous!

Il fit mine de s'en aller, mais il ne put échapper à la voix tranquille de Enrique.

-Je n'échafaude pas des hypothèses. Je peux prouver tout ce que j'ai dit, comme je peux également prouver qu'après avoir été déjeuner en compagnie de mademoiselle Torres, vous avez regagné le bureau pour mettre au point le mécanisme qui devait tuer monsieur Villegas, et comme je peux encore prouver que, cette nuit, vous avez sorti du bureau de votre patron l'arme du crime...

Le gestionnaire ne put se dominer davantage.

-Idioties! -cria-t-il en regardant fièrement mon ami.

-Ah oui? -demanda Andrade avec un sourire de glace-. Dans un moment, notre ami Zapata vous conduira en prison, pour que vous racontiez à un juge que ce sont des idioties.

Subitement, d'un geste très rapide, Michelena porta la main à sa ceinture, en tira un revolver et nous mit en joue Enrique et moi.

-Ne bougez pas! -ordonna-t-il, tandis qu'il reculait jusqu'à la porte-. Et ne tentez pas de me suivre.

Sans être déconcerté et en faisant preuve d'un calme étonnant, Andrade lui signala:

-C'est inutile, Michelena. J'ai tout prévu.

Le jeune homme, sans se retourner et tout en continuant à nous tenir à l'oeil, manoeuvra de la main gauche la poignée de la porte et l'ouvrit brusquement. Je vis une ombre surgir derrière lui. Je songeai à un secours providentiel.

C'était Zapata, l'agent, à qui Enrique avait remis la clé de sa maison, afin qu'il y pénètre sur les talons de Michelena, et qui, un revolver au poing, intimait à Michelena l'ordre de se rendre.

-Jetez cette arme et ne bougez plus!

Le gestionnaire, pris par surprise, laissa tomber le revolver et leva les mains en l'air. Il n'osa se retourner qu'alors et un sourire se dessina sur ses lèvres. Il

devait penser qu'il n'avait pas encore joué sa dernière carte.

-Je suis victime d'un chantage, monsieur Zapata -s'exclama-t-il-. Ce faux détective, cet Andrade essayait...

-J'ai tout entendu et il se peut que l'ami Andrade ne se soit pas trompé -coupa l'agent.

Il obligea Michelena à regagner la pièce et le confia à ma garde. Enrique fit entendre sa voix:

-Examinez le revolver de notre ami Michelena. C'est un Smith et Wesson, calibre 38. Comme l'arme est neuve, il suffit d'en prélever le numéro pour vérifier quel établissement l'a vendu et qui l'a acheté, d'autant plus que le vendeur n'éprouvera aucune difficulté à s'en souvenir.

-Nous le ferons, nous le ferons... -murmura Zapata. Et s'adressant au gestionnaire, il déclara-: Vous allez m'accompagner.

-Je suis donc en état d'arrestation?

-Comment voulez-vous qu'il en soit autrement?

Le revolver avait effectivement été acheté le lundi précédent, la veille du crime, dans une armurerie du centre de la ville. Le vendeur ne connaissait pas l'acheteur, mais le signalement qu'il en donna correspondait à celui de Michelena.

Zapata vint nous rendre visite. Il était fort content et raconta, les larmes aux yeux presque, que ses chefs l'avaient félicité, car Michelena était passé aux aveux.

-C'est grâce à vous, Andrade, qui m'avez tellement aidé. Sans cela, qui sait combien de temps cette enquête se serait prolongée. Mais, dites-moi, comment avez-vous deviné que Michelena était l'assassin?

-C'est très simple: il me l'a dit lui-même.

L'agent regarda Enrique d'un air incrédule.

-Oui, il a commis de petites erreurs, dès la première entrevue, comme le fait d'avoir omis ce coup de téléphone qui a déclenché ce mécanisme de mort. Et il m'a fourni des renseignement précieux, comme le fait d'avoir demandé à mademoiselle Torres un document qu'elle n'aurait jamais pu détenir: il prétendait de la sorte se forger un alibi, puisque cela prouvait qu'il se trouvait

dans l'antichambre quand le crime a été commis. Ce sont des détails insignifiants, mais ils se révèlent habituellement décisifs. Le fait d'avoir, par exemple, envoyé le commis chercher le médecin, au lieu de lui téléphoner, et d'avoir conduit mademoiselle Torres dans l'antichambre, pour qu'elle se repose, ces éléments indiquent qu'il a voulu rester seul pour démonter le mécanisme et pour dissimuler le revolver dans l'exemplaire de "Don Quichotte".

Mais Zapata qui, le jour de l'arrestation, avait écouté à la porte, ne comprenait absolument pas.

-Comment avez-vous déduit qu'il avait mis ce mécanisme au point, après avoir déjeuné en compagnie de mademoiselle Torres?

-C'est facile: il n'avait pas le temps de déjeuner avec elle parce que, disait-il, il allait manger avec des amis... Mais il a pu arriver aux bureaux avant son chef, avant tout le monde, en prétextant qu'il devait mettre de l'ordre dans des documents.

-Autre chose, autre chose... -poursuivit l'insatiable Zapata, en essayant de se souvenir-. Et comment étiez-vous tellement sûr qu'il avait récupéré le revolver cette nuit-là?

Enrique se tourna vers moi:

-Vous rappelez-vous avec quelle rapidité celui qui nous précédait a descendu les escaliers? Seul quelqu'un qui connaissait la maison pouvait le faire. Nous, qui étions étrangers au bâtiment, descendions avec difficulté.

-Et...? -voulu demander l'agent.

Mais Andrade, avec le peu de jovialité dont il est capable, lui dit:

-Vous devriez envoyer des fleurs à mademoiselle Torres, à titre de dommages et intérêts pour l'avoir soupçonnée.

Le prochain volume dans notre série policière:

"LA PIERRE DANS L'EAU" (N° 23)

un roman de l'écrivain péruvien H. Belevan, mettant en scène des personnages de Poe, de Lovecraft et de Simenon, dans une atmosphère de Borges, à... Gand!

De toutes les laides dénominations que l'on a utilisées pour qualifier un certain type de romans, plus en vogue aujourd'hui que tout autre -roman de mystère, de crimes, détective ou policier-, c'est cette dernière que je préfère. Les autres semblent, soit péjoratives, soit limitées, soit impropres à rendre un certain concept. Je me suis risqué à avancer -et Jorge Luis Borges l'a récemment rappelé à Buenos Aires- que ce roman policier était le genre littéraire de notre temps. Je n'ai pas prétendu poser un jugement de valeur mais je constate un fait: 1°) c'est ce qu'on lit le plus de nos jours, et 2°) c'est le seul genre nouveau apparu de nos jours, même si ses racines se perdent, comme il se doit, dans le passé.

L'envie me prend aujourd'hui de vous entretenir du roman policier, et une expérience récente m'en fournit l'occasion. Un éminent psychiatre mexicain m'a trouvé, un matin, un roman policier à la main, et je vous livre notre conversation:

-Ainsi vous lisez également ce genre de choses?

-J'en suis un amateur inconditionnel. Elles m'intéressent sans m'angoisser. Dans ce que nous appellerons le "roman officiel", tout conflit m'angoisse et m'agite. Dans le roman policier, par contre, tout conflit a son charme parce qu'il donne du piment à l'enquête. Dans le roman officiel, une mort peut faire pleurer, comme c'était, lors du décès d'"Amadis", le cas de sa dame et de ses serviteurs, dans l'anecdote que tous les humanistes connaissent. Dans le roman policier, en revanche, une mort est bienvenue parce qu'elle donne plus de relief au problème. Le coeur se repose et c'est la tête qui travaille, comme pour une énigme logique, pour une charade ou un coup aux échecs. Mais l'effort n'est pas intense au point de fatiguer et, par ailleurs, nous savons qu'en règle générale on va nous donner la solution dans le dernier chapitre; de sorte que nous pouvons être relativement passifs si cela nous plaît, et accorder nous-mêmes notre attention et l'énergie mentale que nous désirons consacrer. Enfin, le problème n'engendre pas la douleur de l'abstraction logique mais il s'incarne facilement dans Pierre ou Paul. En somme, je lis des ro-

mans policiers parce qu'ils m'aident à me détendre et m'accompagnent, sans arriver à me fasciner ou m'obséder, au fil de mes journées de travail, faisant planer en sourdine cette musique d'un "rêve qui se poursuit", qui n'a rien de morbide; ils me permettent de satisfaire ce besoin de dédoublement psychologique, que nous avons tous en nous (et pour lequel il importe de trouver une issue, dans un souci d'économie de l'esprit), sans pour autant faire entrer en action toutes les ressources sentimentales ni le souci pathétique qu'exige le roman officiel.

-Vous avez raison -me répondit mon ami-. Dans certains cas, et pour les raisons que vous invoquez, je conseille ces lectures à mes patients, affectés de fatigue nerveuse. Nous retombons par là sur le thème de l'hygiène mentale, dont vous traitiez dans l'un ou l'autre article. Et, est-ce que la nouvelle policière vous intéresse tout autant que le roman policier?

-Pour moi, l'oeuvre doit avoir une certaine extension avant que je me laisse prendre à son jeu esthétique. Les anciens rhétoriciens (Aristote en tête) ont souvent abordé le thème de la relation entre la mystification littéraire licite et la dimension du poème. Edgar Allan Poe en touche un mot dans ses commentaires relatifs au "Corbeau". Peut-être n'est-il pas possible d'en dire davantage, car le sujet est épineux et il échappe à la raison dosimétrique. Mais il existe une certaine relation entre la quantité et la qualité poétique, qui peut être du premier degré ou d'un degré caché, d'ordre direct ou d'ordre inverse. Et, dans la fiction policière, il est clair qu'elle est du premier degré et d'ordre direct. Victoria Ocampo, qui est également une grande lectrice de ce genre de livres, m'a déclaré qu'elle apprécie seulement le roman et pas la nouvelle. Je suis un peu plus éclectique, mais je souscris, d'une manière générale, au même principe.

-A-t-on écrit un essai sur le genre policier qui vaille la peine d'être lu?

-Il existe un bon essai de Roger Caillois et, chez Jorge Luis Borges -qui, avec la collaboration de Bioy Casares, est en train de conférer au genre ses lettres de noblesse au sein de la littérature hispano-américaine et, nous

pouvons le dire, au sein de la littérature hispanique en général-, nous trouvons mille éléments et indices lumineux. Joseph Wood Krutch, auteur d'un ouvrage récent (encore un, quoique bon) à propos de Samuel Johnson, vient de publier à ce sujet un essai bref et aigu dans "The Nation" (25 novembre). S'il vous intéresse, le voici.

Bien que, comme il fallait s'y attendre, mon ami ne m'ait pas rendu ce numéro de "The Nation", je ne veux pas priver le lecteur de quelques-unes des observations de Krutch, que je me risque à citer ici de mémoire et entrecoupées d'observations personnelles:

Le genre policier -déclare Krutch- est un genre honteux. Tous s'y adonnent, mais le lecteur surpris avec un de ces romans s'excuse en disant "Ce n'est qu'un roman policier", phrase qui remplace le "Ce n'est qu'un roman", qui, au 18è siècle, provoquait l'indignation de Jane Austen. Or, si nombre de gens se croient obligés, en raison d'impératifs de culture, de lire un bon roman à succès, on lit en revanche un roman policier sans aucune contrainte, et on n'en parle même pas avec ses voisins. Il réunit les conditions essentielles pour exercer un attrait littéraire: le plaisir, qui est peut-être un motif plus impérieux que le désir de s'instruire ou l'inaptitude à supporter la pression sociale sur nous. Ce roman est aujourd'hui le Cendrillon du Roman. On le considère comme une sous-littérature pour deux raisons: 1°) les auteurs qui s'y adonnent sont trop prolifiques; 2°) on écrit un roman policier en se conformant visiblement à certaines recettes ou canons.

Le premier point est la conséquence de la demande excessive et favorise indubitablement la production industrielle d'oeuvres médiocres; mais on peut être prolifique sans être pour autant un mauvais écrivain. L'objection ne constitue pas nécessairement une raison négative. Songez à l'oeuvre, tout aussi abondante qu'excellente, de Balzac, Dickens, Anthony Trollope, Galdos. La seconde objection manque de sens critique. Les oeuvres ne sont pas bonnes ou mauvaises selon qu'elles suivent ou cessent de se conformer à des recettes. La tragédie grecque s'est toujours conformée à des règles rigoureuses et on ne la méprise pas pour autant. Et Lope de Vega fut, à la fois,

fort prolifique et prompt à opter pour la formule facile et économique, d'après laquelle il a organisé la Comédie Espagnole. De sorte que ce seul exemple (non cité par Krutch, bien sûr, car, en-dehors de ceux qui parlent notre langue, personne ne connaît aujourd'hui la littérature espagnole) suffit pour couper court aux deux objections.

Après tout "formule" c'est "forme", et un peu de forme ne fera pas de tort au roman, qui a déjà tellement de propension aux débordements, surtout dans les derniers temps. La grande popularité, qu'on le veuille ou non, dénote une qualité chez l'oeuvre qui en jouit. Cette qualité pourra bien sûr être ou ne pas être d'ordre esthétique. Tout le monde dévore un livre à scandale, bien que ce soit de la très mauvaise littérature. Mais il semble que le roman policier présente quelques qualités, dédaignées par le roman officiel et qui l'apparentent plus ou moins au roman d'aventures, apprécié par Paul Claudel. (Malheur à celui qui oubliera le grand nom de Stevenson!)

Bien que nous soyons partisan d'un bon style, nous avouons que ce n'est pas là le secret de la réussite du roman policier. Beaucoup d'auteurs de second plan se tirent aussi bien d'affaire que l'érudite et excellente Dorothy Sayers. Le secret réside indubitablement dans la distraction qu'il apporte, pas même dans l'agrément. Car l'histoire est parfois dénuée de toute fioriture et, néanmoins, elle nous distrait.

Pour éclaircir ce point, il faudrait étudier l'évolution du genre, depuis ses précurseurs définis -Poe, Collins, Conan Doyle- jusqu'à nos jours. Peut-être Krutch avait-il raison en proposant l'année 1925 comme la borne initiale du type spécifiquement contemporain. Nous ne l'affirmons pas à coup sûr mais nous croyons bien pouvoir affirmer que Louise Bogan se trompe en attribuant le secret de cette réussite au sentiment de crainte, caractéristique de notre époque incertaine. (Et ici intervient l'angoisse de Kafka, Kierkegaard, et d'autres profondeurs de la même veine.) Non: la peur, non seulement ne recouvre pas tout le champ du genre mais encore, lorsqu'elle apparaît, elle n'est pas toujours l'élément primordial de l'histoire. Au contraire, le type contemporain s'éloigne en principe de ce brouillard de peur qui nimbe les oeuvres de Poe, de Hoffmann, etc. Peut-être le roman officiel réalise-t-il imparfaitement le processus "cathartique" -qui a lieu si naturellement dans le roman policier-, en raison de certaines baisses de sérieux et d'analyse, que Wilde censurait déjà chez Bourget et qui sont aujourd'hui arrivées à de délicieux extrêmes, trop subtils cependant pour le grand public (Proust). Ces baisses de sérieux aboutissent facilement à des lourdeurs, font oublier les énergies primaires du jeu -et le plaisir esthétique se réduit à un jeu supérieur- et manquent de cette faculté incomparable que Nietzsche a appelée "la force légère". Krutch s'exclame (et avec combien de raison!): -Peut-être la décadence du roman commence-t-elle le jour où le romancier se propose d'établir une distinction consciente entre ce qui est "important" et ce qui est "intéressant". Oui: la gourmandise peut rassasier et peser sur l'estomac. Mais le fait de préférer, en soi, la purge à la gourmandise est un déplorable signe de santé.

L'intérêt de la fable et la cohérence dans l'action! Qu'exigeait donc de plus Aristote? Le roman policier est le genre classique de notre temps.

"Todo", Mexico, 4/1/1945

N. B.: ce texte ne figurait pas dans l'édition originale.

BIBLIOGRAPHIE.

BERMUDEZ (Maria Elvira), "Ensayo sobre la literatura policiaca", in "Revista Mexicana de Cultura", numéros 46, 49, 52, 55 et 57.

-"Diferentes razones tiene la muerte", 1951, 234p.

-"Mensaje inmotivado", in "Selecciones Policiacas y de Misterio, N° 25.

-"La clave literaria", in "Selecciones Policiacas y de Misterio", N°39.

-"Sin dejar rastros", in "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 49.

-"El embrollo del reloj", in "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 67.

-"Muerte a la zaga", in "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 70.

BERMUDEZ (María Elvira), "La muerte se divierte", in "Revista Mexicana de Cultura", N° 202.

-"Sugestión", in "Revista Mexicana de Cultura", N° 272.

-"El ropero viviente", in "Revista Mexicana de Cultura", N° 199.

-"Precisamente ante sus ojos", in "S. P. y de M." N° 93 et in "R. M. de C." N° 234.

-"Ella fué testigo", in "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 85.

-"Un segundo después de la muerte", in "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 103.

-"Un indicio tangible", in Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 121.

-"Crimen para inocentes", in "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 126.

BERNAL (Rafael), "La muerte poética", in "S. P. y de M." 5.

-"La muerte madrugadora", in "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 15.

-"De muerte natural", "S. P. y de M.", 41.

-"Tres novelas policiacas" ("El extraño caso de Aloysius Hands"; "El heroico don Serafín"; "Un muerto en la tumba"), México, Editorial Jus, 1946, 184p.

-"El complot mongol", México, Joaquin Mortiz, 1969, 244p.

BUSTILLO ORO (Juan), "Apuesta al crimen", "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 92.

-"El asesino de los gatos", "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 123.

CASTRO LEAL (Antonio), "El principe Czerwinski", in "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 55.

CRUZPINON (Roberto), "La vivienda dieciocho", "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 95.

-"En un automóvil", "S. P. y de M." 95.

-"El abanico de Sándalo", "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 125.

D'OLMO (Leo), "Aventuras de Chucho Cárdenas", publiées dans le supplément dominical de "La Prensa".

ELIAS GONZALEZ (Adalberto), "Una orquidea en la arena", in "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 46.

HELU (Antonio), "Un día antes de morir", "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 13.

HELU (Antonio), "La obligación de asesinar", México, Ed. Albatros, 1946.

-"Un clavo saca otro clavo", ibid.
-"El hombre de la otra acera", ibid.
-"El fistol de corbata", ibid.
-"Piropos a medianoche", ibid.
-"Cuentas claras", ibid.
-"Las tres bolas de billar", ibid.

(en colleboration avec Aldolfo FERNANDEZ BUSTAMANTE), "El crimen de insurgentes", collection "Teatro Mexicano Contemporáneo".

LOPEZ NEGRETE (Ladislao), "Una incógnita", "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 90.

MARTINEZ DE LA VEGA (Pepe), "Humorismo en camiseta (Aventuras de Péter Pérez)", México, "Excélsior", 1946, 184p.

PEON A. (Eduardo), "Sin ortografía", "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 19.

QUIROZ MENDOZA (Raymundo), "¡Adiós, vida mía!", "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 56.

-"Motolinia habla de toros", in "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 74.

-"El amor es veneno", "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 83.

-"¡Voto a brios!", "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 91.

-"Sin novedad en Berlín", "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 116.

SALAZAR MALLEN (Rubén), "El caso del usurero", "Selecciones Policiacas y de Misterio", N° 21.

María Elvira Bermúdez.